

LE CHANT DES MUSES LOINTAINES

- II -

Sa chair claire ou obscure

BÊRNHÄRDT

**À ma muse
où que tu sois**

*** Le chant des muses lointaines ***

Ô vous, muses en mes états lointains, dictez-moi les mots du dedans.

- II -

- Sa chair claire ou obscure -

Je parle ici de la beauté féconde

2023

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2023

Tous droit de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tous pays.

© Bernard Poulin 2023

ISBN : 978-2-9821399-2-3

*** Sa chair claire ou obscure ***

*** Souvenances ***

Leurs pas posés derrière ont tracé un chemin devant
leurs chants se font entendre depuis tous mes hiers à la fois
Ils habitent les heures vagues et les souvenirs lointains
les espoirs étouffés les rêves oubliés
ils courent en mes lieux désenchantés
Ils sont là quelque part errants
Telle une bête affamée, je chasse ces moments d'hier
ces ivresses tapies en mes secrètes fêlures
aux lueur'es de ciel, à l'arrière-goût de mer
pour en nourrir les éclats de mes nuits blanches et dures
j'ai faim de ces instants à jamais fuyants

Les lumières infidèles
qui nourrissent nos déraisons
sont les anges de la nature éphémère
les envoyés des paradis irrationnels.

*

Leurs pas posés derrière ont creusé des trous devant
des odeurs de rêves et d'espoirs avariés flottent tout autour
Des silences et des pleurs résonnent de partout
d'où les endroits occultes les recoins ensevelis
d'où les lieux désertés
Je vins là et j'y ai fait demeure
Comme une bête blessée
je me cache en mes terriers
où j'y trempe en mon ombre ouverte
ma langue assoiffée du sang dénoué

**Là, je lèche les blessures à mon corps essentiel
Là, je redeviens originel**

**Les beautés indomptables qui habitent nos lieux les plus sauvages
les plus austères
qui nous rongent l'inutile l'éphémère
sont les anges de la nature aux limites de nos frontières, les en-
voyés des paradis intemporels.**

**Le beau, un pas après l'autre, léger ou pesant, m'a fait vivant
Ses pas posés derrière ont destiné ma vie devant.**

- II -

Leurs haleines encor chaudes me poussaient dans le dos
leurs yeux encore ardents me guidaient devant
j'allais entraîné par des passés toujours présents le regard fixé sur
des étoiles humides soudées là au creux de mon firmament.

*

Ces élans d'hier nous charrient sur des sentiers devenant,
ils nous obligent, ils nous mènent parfois à contre vent
Les passions d'autrefois nous consomment, nous encendent,
nous laissent suspendus entre le vide ou la renaissance

Je me souviens de vos souvenirs d'il y a longtemps
quand vous éclairiez ma vie comme des phares s'étouffant ;
je me souviens de vos éclats de plus en plus sourds
qui embrumaient mes soirs et ombrumaient mes jours

Comme des mots sans verbe, sans élan,
qui resteraient collés au bout de nos lèvres
des souvenirs porteuses de restants de rêves

passent au bout de nos yeux pareils à des corps errants
Les passés présents comme des vivants morts
nous hantent et nous parlent et nous élèvent et nous dévorent.

- III -

Âpres natures où a pris racine mes premiers enfantements
mes premières délivrances dans l'autrement
vos corps suaves, comme des terres grasses, ont nourri mes déraisons
mes germes d'un outre-monde
Âpres silences qui rayonnez depuis tout ce qui gronde
depuis tout ce qui vit abyssalement
vos odes lumineuses comme des aubes noires nous éclairent sur tout ce qui
meurt et nous féconde sur tout ce qui résonne de l'intérieur

Ô vous chants des moments insolubles
tels ces instants aux creux de nos draps
qui vibrez en nos régions les plus nocturnes
Ô vous souvenirs impérissables
qui portez nos joies à bout de bras
qui traînez nos jours jusque dans le sombre des ruines
Vous tels ces chérubins que l'on imagine
instants parfaits qui flottez entre deux rêves
vous qui avez la valeur de la sève
qui s'écoulez depuis nos hiers jusqu'en nos demains
vous êtes les prophètes en nos destins.

- IV -

Nous avons fait le vide en nos yeux pleins des aubes grises
et retrouvé les levers des leur'es lointaines
le lacté doux de sa peau, le bleu ailé de ses veines ont frémi sous la brise

La rivière tout près arrachait à la pierre sa couenne rugueuse
elle a usé les murs bâtis aux fonds de nos oreilles
et lavé son visage et laissé respirer ses rides rieuses

En chacun de nous
la vie de l'autre dansait comme dansent les reflets des fruits murs
bons à croquer gonflés par les lumières épaisses de septembre
En chacun de nous
cette vie s'offrait comme un fruit bon à prendre

Dans ce creuset-là où cette terre-là
en ce lieu commun au-delà de nos frontières
nos âmes ont germé, ont muté en nos heures sorcières
nous nous enracinâmes l'un dans l'autre alchimiquement
Là nulle part nous avons semencé la chair noire comme il se doit
tout s'est transmué tout a poussé autrement
et les ombres faisaient le vent
et le vent animait le feu qui envibre le dedans

Dans cette maison-là qui s'éleva du milieu de notre étant
près de la rivière enjouée où gargouillaient les éclats dansant
dans cette maison-là dans ce creuset-là
on se laissa défaire et refaire... et défaire et refaire... comme le veut la loi.

Telle une terre où déployer ses racines

la beauté je la veux sans fin nourricière

toujours nouveau-né téter ses mamelles amères et sucrées

Aujourd'hui comme hier

je l'espère au-delà de mes frontières

Comme une plage où s'étendre

Comme un champ où se semer

je la veux éclatante ou sombre

guerrière

plus vraie que la vérité profonde plus vivant que la chair'e féconde

Je t' imagine beauté en ta nature éternelle

d'où jailliraient les œuvres de tous les esthètes

les visions intemporelles

exigeant les ardeur'es ascètes

Une nature aux passions que la passion ignore

au feu qui ne consume pas

je veux courir dans les bois de cette nature-là

Je t'imaginai Je t'imagine, figure de la nature intempo-
relle, où je me cultiverais poète.

- VI -

Ses pieds creusaient le fond de la rivière boueuse
Ses mains pâles grandes ouvertes accueillaient le vent nomade
Son corps nu planté droit balançait au milieu des cascades
Elle était comme le lys virginal jaillissant de ma patrie rêveuse

Et la brise la balayait de rayons volés au soleil ardent
Et les nuages la baisaient de leurs ombres pesantes
Et le temps coulait sur elle embrunant sa chair insolente
Elle était comme le champ que colore le printemps

La forêt laissait entendre ses mystères en des cantiques parfaitement blancs
ces voix indomptées aux odeurs âcres qui nous parlent chaotiquement
de fortes rafales remplissaient la place entière
elle comme l'harfang à l'affut de sa proie se tenait droite volontaire

La beauté vivante se nourrit d'azur et de torrents.

- VII -

Tout ce temps le regard pendu aux feux de ses prunelles
tout ce temps à scruter les secrets des ombres derrières
je la sentais vibrante salutaire chantante
je la supposais derrière ses yeux brûlants
incendiaire

Je l'imaginais

nous nous embrassons tournant et tournant
valsant comme valsent les mers miroitantes, les mers écumantes
et nous nous enroulons tragiquement
comme les sommets et les creux à la houle montante

Je l'ai vécu

Ses chants qui font mirages

dont on boit les ondes ensorcelées
dont on voit les chimères auréolées

nous frappent de tout côté

Ils m'ont désarrimé et poussé loin à revers

là, je m'y suis sabordé et m'y suis enlisé

Là j'ai creusé l'amer jusqu'à mon âme naufragée

Des voix de travers durant

étrangères

m'ont laissé sans soleil levant

Ces chants

qui m'ont conduit ici

qui m'ont fait voir une nouvelle aurore

m'ont balayé le dedans d'abord.

- VIII -

**Il y a de ces matins où nous nous réveillons l'âme affamée, les sens à l'affût ;
il y a ce réveil de notre nature indomptée, qui guette l'occasion, prête à bon-
dir sur tout ce qui danse, sur tout ce qui est porteur du moindre souffle de vie
Tout de la vie est à prendre et tout doit être pris : tout ce qui s'élance et tout
ce qui plonge. Et là où la vie est absente, il faut la créer : il faut s'élancer, il
faut plonger ; il faut animer une autre présence, faire naître le beau, car le
beau est présence : présence parmi les présences, présence où l'absence ; il
faut labourer le néant et récolter des chants nouveaux...**

**Derrière les lumières existent des angoisses dormantes, des voix dispersées
Ces soleils**

dans son regard

la rendaient aveugle

derrière ce mur

une vie en devenir

des maintenant à semer

un vide à nourrir

Cultiver le beau en ces lieux déserts

y récolter des présences nouvelles

Voilà son destin obligé.

Le silence se creuse un chemin entre nos bras bavards

et révèle nos lieux sacrés ensevelis

Elle ouvre les yeux et me laisse entrer

**De l'autre côté de mon reflet, je découvre une nature féconde que je
veux habiter**

**j'y emporte ce que je peux partager
des verbes lents et graves des éclats de nuits blanches**

J'amène avec moi ce feu qui ne dévore pas

**Elle entend et comprend ce qu'elle doit comprendre
plus loin que la portée de mes mots, elle écoute ma voix d'outre-monde
des sons sans raisonnances des échos purs d'existence**

J'entends et comprends ce que j'ai à comprendre

Je m'invente au rythme de ses vibrations immanentes

Nous voyageons loin de nous

Nous dansons ensemble

Nous nous abandonnons dans les ténèbres de l'autre

Nous faisons l'autrement ensemble

En ce matin Voilà ce à quoi j'ai rêvé.

- IX -

Si seulement le plaisir avait un sens Si seulement se laisser porter nous menait là où l'on doit Être Si seulement les odeurs orangées et les chants veloutés pouvaient servir d'essence

**La lumière doit saigner sur l'autel des sacrifices
il faut nourrir l'abîme où poussent les muses lointaines**

**Toutes les aubes exhalent des parfums de mer
Toutes les mers engendrent des aubes vermeilles
J'ai connu les plaisirs de l'amour austère
J'ai souffert le beau qui émerveille**

**Les souvenirs au goût de miel qui coulent en nos fonds ont aussi la
fureur du sel.**

- X -

Les pistes qui la parcourent

que j'ai tracées

tantôt à l'ombre

tantôt en pleine clarté

sont piétinées de baisers lourds

Ici sur la route en tous ses sens

sur cette peau qui chante

la rosée salée perle bouillonnante

Sur ces sentiers qui font le tour de ces royaumes jardinés

l'on y va sans connaître la faim

chaque pas est le début d'un festin

Ah ! que j'ai aimé butiner dans ces endroits interdits

sur ces terrains privés

sur ces routes pavées de frissons multicolores

Ah ! que j'ai aimé

Ah ! que j'aimerais encore.

- XI -

Nous avons partagé les lumières dociles
et rêvassé ensemble les mêmes douceurs.
Nous nous sommes vautreés dans les plaisirs faciles
et les passions fragiles et les tendres ardeurs.

Ses mains ensorcelées nous ont ouvert les draps,
les ombres bleues chaudes nous couvrirent de soie ;
et son odeur'e moite et pleine de parfums
oignit nos jeux sacrés en nos péchés communs.

Nous nous sommes livrés à d'étranges augures,
nous avons pris la voie des paroles obscures.
Nous jouâmes poussés par de nobles ténèbres,
les plus beaux clairs de nuit, les malices superbes.

J'étais prêt à trinquer à tous les noirs calices
et m'offrir comme offrande aux ténébreux offices.
J'étais prêt à me pendre à la plus froide croix,
j'y aurais cloué ma foi par envie de toi.

*

Et puis l'aube a réveillé nos horizons éteints
nos espaces sauvages habités d'espérances tapies
nos instincts de proie affamés d'âmes légères
nos torrents ensevelis.

*

**Nous avons partagé les lumières dociles
et rêvassé ensemble les mêmes bonheurs.
Nous nous sommes nourris du même feu avide
des passions enfouies au fin fond de nos heures.**

- XII -

**J'ai gardé de ces temps de promesses
des morceaux de mes élans étouffés
des mots comme des corps momifiés
reposent au lieu de ma jeunesse
Ma bouche remplie de verbes sourds, asséchés,
n'arrive plus à les faire entendre, à les faire danser
Ma bouche se ferme comme un mausolée**

**J'ai gardé de ces temps des débris de souvenirs
des éclairs accrochés en mon ciel délavé
Je traîne les passés et leur poids d'espérance
comme on trimbale les marbres imitant la beauté**

**Mon âme lourde de tout ce qui bourdonne encloîtrée
ne danse plus comme elle savait le faire
Mon âme est lourde de tout ce qui l'enserre.**

- XIII -

Allongé
tout près
j’imaginai mon image flottant derrière ses paupières closes
 espérant quelque résonance
 cherchant un lieu accueillant

Mais l’abysse était profond
 un abysse vide comme un mirage

Vainement
 flottant sur un épais silence
 cherchant là où faire naufrage
mon image espérait un lieu accueillant...

 Étranger
 si loin
 mon reflet
 vide de tout attachement de toute symbiose
errait derrière ses paupières closes.

*

Nous avons accroché nos corps
mais nos âmes ont glissé l’une sur l’autre
sans s’unir
sans se voir
sans s’entendre
L’angoisse résonna de partout
Le jour tout autour se remplit de trous
où mes prières chutèrent lourdement

Encore

**l'Autrement se fait attendre
bruyamment.**

- XIV -

**Des silences venimeux ou des chants envoûtants
Des étreintes étouffantes ou des danses lascives
Des jeux tendres ou perfides ont nourri mes dérives**

**J'ai moissonné les éclats noirs ou roses de mes muses
j'ai cueilli le ciel à la brune des jours
le sombre ou le clair nous nourrit tour à tour.**

**Son soleil se leva sur son passé solitaire
un souffle a balayé ce qu'elle avait d'austère
Une voix envoûtante me hala sur ses côtes
Elle avait de profonds yeux bleus
des yeux bleus enjoués des reflets des rivières
Sa langue goûtait juste ce qu'il faut d'amer**

**Elle avait des mains comme des ruisseaux
ses mains enflammées cascadaient sur mes os
Son corps déversait les chants les plus chauds**

**J'ai connu ses bras vigoureux
ses étreintes enveloppantes comme des marées montantes
Je me suis laissé glisser sur sa peau frétilante
j'ai vogué sur ses dunes, bu ses lèvres juteuses**

Effaçant mes hiers, délayant mon étoile
ses liqueurs enivrantes ont nourri mes errances
j'ai léché les nectars de ses terres australes
Elle donna ce qu'elle avait d'existence

Son soleil se cacha derrière ses paupières closes
son abîme remonta jusqu'en son cœur évidé
Un destin me poussa où son âme asséchée
Elle tendit ses mains comme on tend une offrande
ses bras se refermèrent sur moi telle une tombe
sa noirceur'e terrible me cacha au monde.

*

Ses yeux pétillants chantaient l'ivresse
sa bouche brûlante le plaisir
elle dit les mots qui font gémir.

*

Sa lumière m'a rempli à rebords
elle a noyé mes horizons
ses sens écueilleurs m'ont abyssé en ses bas-fonds.

*

La beauté à fleur de peau est un gouffre profond.

Du bout de mes yeux

j'ai léché la sève qui coulait dans les siens

Du bout de mes lèvres

j'ai goûté ses paysages aromatiques s'étalant tel un jardin

Je me souviens là des promenades improvisées

des journées folles allongés côte à côte

à pique-niquer de nos offrandes

à se paître l'un l'autre

Je me souviens des heures gourmandes

Mes bourgeons

qui dormaient dedans

ont fleuri sous son ciel déployé

Les paradis terrestres qui passent comme des fantômes

que traversent les mains qui veulent les saisir

nous hantent même exorcisés du désir.

- XVI -

Ce jour-là encore des vertiges incontrôlables épuisants
Ce jour-là le beau le tellement beau m'a saoulé plus que ne le ferait
le vin le plus délectable le plus grisant

Le beau solitaire me ronge le sang

L'horrible excommunication où le sacré révélé où le sacré incarné

Le suffoqué qui espère le souffle de l'Autre son ouvert infini
pour respirer

Ce jour-là je portais seul encore le poids de mon âme enivrée
quand soudainement tragiquement dépouillé revenu à la réalité

— qui n'est qu'une vue tronquée de nos esprits errants —
sans vie j'ai dû me refaire et continuer

Mourir pour revivre se battre pour jouir d'un moment d'éternité qui sera
aussitôt effacé Il n'y a pas de plus profond combat de plus pur acte de
foi Il n'y a pas plus près de l'expérience d'un ressuscité

Être c'est ressusciter encore et encore

Être c'est se recréer encore et encore.

Le ciel dégoulina sur sa peau frileuse

tout le temps de ces heures torrides

Le ciel l'a vêtue de ses ondes joyeuses

Ses mains coulantes animèrent ma flamme sèche et aride

ses bras sur moi formaient une frontière solide

je n'appartenais plus à ce monde ennuyé

Dans sa chute ce corps allumé

plus fertile de ce qui l'habille

nous plongeait vers de goûteux abîmes

Nous mangeâmes de la chair'e coupable

épiciée de somptueux supplices

d'embrassades voraces de caresses innommables

Nous savourâmes d'improbables délices

Couché sur elle — un fruit mûr sur les terres de septembre —, je buvais, par tous les pores de ma peau — avant que tout entier, cœur et âme, je ne m'en-fonce en ses lieux ténébreux comme le grain que l'on sème —, ses derniers rayons de jouvence

Ses yeux brillaient telles des cloches de Pâques

elle rendait si bien l'écho du sacré ; elle portait en elle, sans le savoir,

les paroles d'un dieu caché

Allongé sur le sol, on se mêlait aux pommes

Ma bouche enjouée l'animait telle une anche :

son corps vibrait comme hautbois qui chantonne

quand de loin vint le vent qui dévoila sa chair blanche

le jour a fredonné de ses lèvres aphones

les arias dévoyant qui firent danser mes hanches

**Rempli de ses fraîches odeurs, l'air coquin ambiant me caressait les
sens de sa main indécente**

**Dans ce verger baigné des nuits de nos natures
nous nous sommes saoulés des plaisirs les plus purs
les plus loin de l'ennui que le corps peut créer**

**Dans ce verger béni par des forces obscures
nous avons dégusté nos couennes macérées
nous avons obéi aux lois des ténébrés**

**L'air lécheur alentour se remplit des effluves de nos passions
les rivières qui engendrent**

**Des voix chaudes ont chanté tout le long les ballades grisantes
elles nous ont poussés là où tout se fait profane
là où l'on se brûle l'âme**

**Allongés sur le sol, nous n'étions plus personne,
nous n'étions que peaux mûres aux couleurs de moissons
des corps lourds possédés gisants las et atones**

**Une grâce trouble monta le long de nos ténèbres
et remplit nos seins de ses ondes funèbres**

**Nos cœurs engagés cherchaient un chemin vers l'autre
Nos instincts avides chassaient sous la lumière des aubes**

**Ce destin commun doux et acerbe
nous entraîna vers de curieux festins**

Nous dévorâmes de la chair'e d'âme
engraissée de frissons envoûtants
de terribles extases de mystères exaltants
Nous savourâmes les bonheurs irraisonnables.

- XVIII -

Je me souviens les soirs sans lune
les jours sans soleil
les heures toujours pareilles

J'attendais le réveil de la nature
j'attendais son clair ou son obscur
Selon une étrange alchimie venue d'ailleurs
j'attendais le fruit de leur labeur

J'ai le souvenir de cette vie sans vie
des jours toujours pareils
des heures qui sommeillent

Je savais la teneur de cette nature
j'en savais le doux j'en savais le dur
qui de leurs jeux fait naître le réveil
j'attendais d'elle qu'enfin la vie s'éveille
animant le beau d'ici ou là-bas
j'attendais les élans noirs ou les éclats.

*

La lumière a fleuri noire ou vermeille
le long de mon chemin
et son ombre a germé des présences nouvelles
 J'ai cultivé ce jardin
 J'ai défriché ce jardin
 j'ai rasé ce jardin
 et l'ombre a germé des présences nouvelles

Je suis allé par travers elles
jusqu'au bout de mes jours
et trouvé le début d'une vie qui s'enfante
 là au milieu de la nuit béante
 des trous plein de lueur'es mourantes
 comme les yeux d'une vieille amante
 illuminent le ciel de ces soirs esseulés

Ce dur chemin vers où le mystère appelle
 mystère aux mille voies
 mystère charmant aux mille déplaisirs
vers où la rivière remonte
est le sentier de la mort féconde

Je suis allé par dedans elles
jusqu'au creux de mes jours
j'ai trouvé là le début d'une vie nouvelle

La lumière a fleuri noire ou vermeille.

- XIX -

Le silence

tel une mer déchainée

revenait toujours balayer mes horizons

les étoiles s'effaçaient une à une

toujours à refaire mon destin

toujours à renaître à recomposer la lumière

La nuit est notre nature première

le néant notre chair'e natale

Habiter la nuit à coup d'éclat

Du torrent faire surgir la pierre où poser son pas.

*

Les racines et les fleurs ont besoin l'une de l'autre

pourtant tragiquement jamais elles ne se voient

vitalement liées elles vivent communiant loin l'une de l'autre

Il en est ainsi de la Beauté vivante

le clair et l'obscur dansant accrochés dos à dos sans jamais s'enlacer.

- XX -

Comme ma terre et ses eaux

où j'ai grandi

où j'ai baigné

docile ou rebelle

calme ou agité

éclatant ou sourd

aride ou nourrissant

tel fut son être que j'habitai.

*** La Rivière ***

**En Elle
le Sacré**

**Le Sacré est
pour la pensée
insaisissable
il dit les chemins vers l'Être
les voies essentielles
il mène vers le cœur
en toute vie
Ainsi essentielle
est l'existence de cette rivière-là**

**Le dieu aux mille visages
a aussi mille chants
la rivière a le sien**

Ce matin-là des feux pétillants poussés par des vagues complices éclaboussaient échouée sur la berge à l'orée du sous-bois l'image lourde des montagnes dormantes

Ce matin-là le soleil creusait des ombres bleues dans ce corps langoureux humide et onduleux allongé sous les astres mourants

Des voies nouvelles se faisaient entendre

le soleil enfanta des ombres vibrantes

Elle, l'aimée une lune radiante remplissant la place illuminait de sa présence mes sens assoiffés les entraînant en une danse dévoyante

Elle m'envahit Elle occupa mes espaces occupés comme la lune habite le ciel embrumé

elle en avait la présence elle en avait les deux côtés

Elle s'engagea de tout son poids déferlant en mon creux ses ondes frayantes menant sa présence jusqu'en mes antres cachés

Elle accoucha du chaos là où régnait la cadence

où régnait la mesure où régnait l'arrangement

Elle germa en moi comme ce qui germe dans les champs

J'ai moulu sa lumière pour un pain doux salé

me suis nourris de cette chair grave et ailée

claire et obscure

Elle scintillait sur la grève à l'ombre de l'horizon levant

coulant mollement sur tout ce qui est dur

pénétrant mes moindres fissures

Elle excita mon âme comme les vagues excitent le vent

*Bouillante sur la terre rocheuse
miroitante telle une vague furieuse
Elle était rivière et soulevait des torrents*

*Ce matin-là des feux pétillants poussés par des vagues complices écla-
boussaient ce corps langoureux humide et onduleux allongé sur la berge à l'orée
du sous-bois.*

★

*Jeune, je la savais, là-bas, la belle lumineuse, la profonde grondante
Bondissant de la forêt touffue et dense, mordant et déchirant mes au-
rores, ses éclats m'appelaient au réveil, à l'ouvert sur le lointain : le
beau en tant qu'un passage vers demain.*

*Ces luisances résonnantes qui perçaient le boisé dur et sourd, ces in-
trusions d'ondes sauvages, ces invasions dans mes endroits apprivoi-
sés, légèrement portées par le souffle d'Éola la mage, qui ont poussé
loin les frissons ravageurs, loin jusqu'en mes caches secrètes où se
blottissaient mes déraisons muettes, qui ont fait de moi, à coups répé-
tés, un autre que lui, venaient des vagues sourdes bien au-delà des
alentours ; elles ressemblaient à ces flammes, assassines et péné-
trantes, jaillissant tout droit d'une prunelle d'amante.*

*Mes jours se sont frottés à ce sorcier, à ce cours d'eau alchimiste qui
transmue les âmes ; mes sens ont cueilli ses paroles vénérées, ses for-
mules voilées, germes d'une autre science, qui vibrent encore en ma
conscience.*

*Le St-Maurice est rivière en Mauricie ma terre, il vit en mon sein telle
l'image d'un père, d'une mère, telle la vie ; il coule en moi, calme-
ment ou par torrent ; il a sculpté un lit en ma nuit dure — ce lieu qui*

*attendait l'élan — où ruisselle désormais mon destin qui, comme lui,
en furie ou calme, traverse les confins, parcourt les fonds reclus, sup-
porte les froideurs traînant le jour et les noirceurs.*

*

Le St-Maurice est rivière, est fleuve, est démesure
un Titan parmi les hommes a fait ici son nid
il est maître en ce domaine ma patrie
il creuse ses lois patiemment en nos natures
il est la voix des forêts, des rives et des pâtures
il anime les vents qui soufflent les anciens encens
Ses vagues poussent des parfums rudes et perçants
venus des régions lointaines
aux odeurs d'existences anciennes
irriguant en nos cerveaux nos enracinements
il réinvente, sans cesse, en nos seins, les danses d'antan
Le St-Maurice est porteur du passé en nos présents.

*

*Le long de son cou s'écoulait la rosée chantante porteuse d'effluves salés
qui suivait les sentiers des vallées des plaines souriantes J'aimais boire
ce jus d'or où ses lieux dérochés
il fut bon de m'en repaître de m'en délecter.*

*

Il court au milieu des villes et des forêts,
tantôt bavard, tantôt muet,
sévère et rieur à la fois
Il traîne avec lui, depuis les hautes terres,
le suc, les pluies et l'usure des pierres ;
il a l'odeur des champs et le goût du bois.

*

*Il vaguait dans ses yeux moitié là-bas des feux sourds balisant ainsi que des
phares indiquant une voie vers un autre ici
une voie vers des abîmes où l'on se doit de savoir naviguer
où il ne faut pas naufrager.*

*

*Souventes fois, je me suis penché sur ses eaux ;
j'y regardais une image onduler, tranquille, calme, apaisée, rayon-
nant les couleurs de la vie.*

*Flottant sur les calmes profondeurs, cette image avait mes traits, mais
n'avait pas ma peur : elle connaissait les lois de l'apesanteur ; elle
me fixait droit en plein cœur, elle venait d'ailleurs.*

*Portée par le dieu à bout de bras, elle se livrait tel un don, une révé-
lation sur tout ce qui est en-delà ; elle me dit nombre choses sur les
voies vers l'inatteignable.*

*D'autres fois, nuitamment, j'ai vu, froide, embrouillée, semblable à
l'ennui, mon image barboter gargouillant les lueurs de la ville : un
fouillis de reflets gris austères, d'éclats bruns de fenêtres, de halos
sales de réverbères. Elle me dit nombre choses sur quoi nous envahi,
sur quoi nous entraîne hors de la vie.*

*En tout, un bouillon d'aurores, de crépuscules, de soirées endolories ;
une image éclatée sur fond d'infini.*

*

**Il peut charmer comme charment les muses
ou rugir telle une bête en colère
Il peut glisser avec grâce, léger comme l'air,
ou s'abattre, froidement, tel un mur ;
profond et ténébreux, il a des éclats d'azur**

Ce fleuve est une veine ouverte
qui pousse son sang sombre
de l'ici de ce monde
jusqu'aux abysses inertes

De l'humus'se des bois
au trou du diable tout en bas ;
de la chair de nos terres
à nos plaines avides,
il porte les sources nourricières
jusqu'aux fins de nos frontières
Il coule ses éclair'es humides
où les âmes ouvertes
pour les âmes arides.

*

*De sa peau en grand nombre comme autant d'enfants se jouant du monde
qui jailliraient du royaume des nues le matin a surgi en mille étincelles
Recouverte d'une rosée ruisselante sa nature entre le noir et l'étincelant
balançait malicieusement
Ainsi libre enivrante un ruisseau dansant dans l'aube naissante elle
étoilait en cette aube qui dévalait les pentes.*

*

*Telle elle était : un jardin de soleils en fleurs, où j'ai aimé, porté par
des visions langoureuses, halé par les sens et par l'esprit, me laisser
mener, la pense pleine des luisances marines aux odeurs de limon et
d'écume, vers les régions ensevelies sous mes heures vaseuses.*

Et tout se déroula comme dans une autre existence.

*Sur nos corps allongés, le sous-bois autour, en ce temps de ré-
veil, embaumé des effluves rauques des pierres suintantes, dé-
versait son haleine salée pénétrante à la manière des brumes pe-
santes, repoussant toutes les odeurs de la ville qui flottaient en-
core au creux de nos sens envahis.*

*Là, par temps calme, nous nous sommes laissés dériver : nous
nous abandonnâmes à la nature et ses élans.*

*Noués ensemble, couvés sous la voûte chauffée à blanc, telles les
racines en le sol nourrissant, avec la vie environnante nous ne
faisions plus qu'un.*

*Sur nos chorégraphies lentes et graves et nourries coulèrent les
heures fiévreuses.*

*Sous un ciel accouchant des dernières lueurs, notre nature hu-
maine a germé.*

*

*Le soir étendit là ce corps dénoué elle rayonnait sous la voûte lunaire
Sur elle se posa la brune limpide la pénombre bleutée
Sous sa peau blanche coulait le sang frais des passions assouvies
Elle était belle comme l'hiver elle ressemblait au ruisseau enneigé*

La nuit s'allongea là fleurissante sur cette vie endormie.

★

*En janvier, quand le froid fige ses élans,
une voix autre s'élève, douce et sereine,
porteuse de résonances lointaines,
jaillissant de sous un masque blanc
telles ces voix de porcelaine
qui murmurent des muses de l'orient*

Le dieu en ces temps se laisse gratter le ventre ;
on le sent, sous nos pas, sérieux et puissant,
vivant d'une vie secrètement dense
L'univers, sous sa couenne crispée,
que les yeux ne peuvent voir,
d'où les chants ne peuvent émouvoir,
dont les parfums ne peuvent se déployer,
est comme celui en nos existences profondes
qui coule sous nos étants gelés,
qui nous parle comme les murmures savent parler :
par la voix des pensées indomptées,
par l'esprit des voies fécondes.

*

*Couvant une vie nouvelle en attente, sa peau blanche sur ses eaux
dures s'étendait là, patiente.*

*Sur elle, j'aimais me rouler, enfoncer tout entier mon corps
dans le sien, écouter, sous sa couenne gelée, son âme gronder,
contempler la beauté insoluble jaillissant de sa matière vi-
brante.*

*Je sais les plaisirs inaliénables : les joies que rien ne per-
turbe, que rien ne désassemble.*

*Nous allons comme lui dans la cité immense portant nos coins secrets,
enfouis sous le dur, là où nos rêves dansent.*

*Sur le sol de mon enfance, allongée de tout ton long, tu as si
bien su m'instruire aux joies transcendantes.*

*Ô toi la grande étincelante ; Ô toi le grand initié qui soutient le
chaos et l'ordonné, qui fait fi des heures fugitives, tu as de la
vie sa danse primitive.*

Sur ses yeux froids et luisants, mon image glissait sans aucun ancrage possible.

Par ses chants brûlants, vers le grand désert aveuglant, je me suis laissé porter.

J'ai patiné au-dessus de ses abîmes voilés.

*

De nouveau la lumière se leva
De nouveau l'obscur en elle s'ouvrit pour accueillir le jour
De nouveau le jour la pénétra et l'anima
Elle était comme nouvelle au monde
Je parle d'elle en tant que beauté féconde
Des yeux nourris de frissons de rivière
Une peau où coulent les ombres naissantes
Un corps engourdi collé à la terre
Une âme qui se réinvente
Un esprit vivifié par la nuit volontaire.

*

Assis sous un arbre géant, ses branches pliées vers l'abîme devant, je contemplais, avec l'esprit d'un enfant sérieux, les déferlements furieux déboulant sur les rochers.

Ici, au printemps, j'ai vu la terre et ses eaux s'affronter brutalement, implacablement ; la rivière engrossée, lourde, gonflée comme une femme pleine, met bas, autour, une brume fine et odorante, une bruine éthérée.

*

Une danse sacrale s'animait là sous les cieux :
la danse des rayons sombres et bleus,
des sommets et des creux ;

une danse brute et gracieuse,
éclatante et nébuleuse

La maître ici chicane, bataille, festoie ;
elle déploie toutes ses forces
et nous montre tous ses appâts ;
de ses abîmes grondants
à ce chœur d'éclats bouillonnant,
toutes ses voix se confondent
en une harmonie chaotique et féconde

Une brouillasse épaisse remplissait la place,
les vents en sculptaient des formes fines
qui pendaient là au-dessus de l'abîme ;
la chute crachait ses œuvres fugaces.

*

*Celui que ce souffle peut emporter, celui-là a pouvoir de pouvoir
voyager au centre d'une vision du secret même de la vie.
La force qui règne en ce lieu se laisse paraître, nous laisse saisis.*

*

Cette rivière, cette bête à la peau ruisselante,
a un corps aussi noir qu'un mystère,
une odeur de limon et de pierre,
et des chants rocaillieux aux cadences violentes

Une danse féroce s'anime là, guerrière :
la danse des natures, des passions contraires ;
une danse menée jusqu'à son épuisement,
jusqu'à ce que tout s'affaisse, fatalement

Là-bas

**les brumes tombent en miettes
les cris s'essoufflent et se dispersent**

**Le calme résonne au loin dans la baie
là où tout redevient murmure et paix**

Plus tard

il sera à refaire le même combat...

**Le St-Maurice est comme une âme vivante ;
ses paroles viennent à nous, nous enseignant une voie
Heureux les esprits en qui ses verbes engendrent
les frissons de cette science-là.**

*Et Elle nourrit par la rosée venant
redevint rivière redevint torrent.*

*** La beauté a deux visages ***

*** Grandir ***

**Le feu qui bourgeonne en nos printemps humains
qui fait ses racines en nos chairs encor vierges
les instincts qui se cherchent en des corps incertains**

**Les yeux qui chassent les plaisirs enivrants
qui se remplissent de mirages qui reflètent l'inconnu
les désirs originels nous initient lentement**

**Des joies qui courent le long de nos ténèbres pour la première fois
Les jeux inédits qui embrasent les sens et ouvrent de nouvelles voies
les peaux se hérissent prêtes à s'accrocher à l'autre à tout moment**

**Les demains ne seront plus pareils
diversement le temps coulera
l'avenir sautera comme l'oiseau sur l'arbre : de-ci, de-là.**

*** Les heures ***

**Les heures où l'azur a la couleur d'une peau d'amante
où le quart de lune brille comme un œil'le ravi
où les courbes de l'horizon découpent le ciel sans nuages
sont les heures comme les heures où tu t'offris.**

*** Myosotis ***

**Ce sont des mots de sang et d'esprit
ce sont des paroles d'espoirs, de naufrages, de survie
ce sont des mots qui se nourrissent de silence
ce sont des vies remplies de souvenirs
Je t'offre mes jardins d'images, mes bouquets de verbes
ce sont des cris qui fleuriront superbe
je t'en offre les racines, les fleurs et les semis
 Ô toi muse lointaine vivifiante
 plante-les bien en ta nuit vivante
 plante-les, nourris-les de tes feux de joie
 Fais cela en mémoire de moi.**

*** D'éther et de passions ***

Deux lunes noires au milieu d'un visage

deux lunes noires étoilées

Deux lèvres onctueuses comme des nuages

deux lèvres et une voix lactée

Je me souviens

Je me laissai aller à des pensées célestes dévoyées

Je me construis un espace voluptueusement sacré

Un corps à jardiner

une bouche comme une fleur'e prête à se faire butiner

Un corps où habiter

Des bras toujours tendus

m'accueillant comme on reçoit une offrande

Un corps affamé

Des mains jamais repues

me sillonnant telles des racines gourmandes

Je me laisse paître

je me laisse dévorer vivant

Elle était d'éther et de passions entremêlés

Elle avait de la beauté son visage illuminé.

*** Une lumière humide ***

Une lueur s'est posée

elle s'est collée à ma peau comme la rosée se colle à la pierre le matin venant

un arc-en-ciel a ruisselé sur mon étant dormant

Elle m'a creusé

elle a coulé vers là d'où je viens balayant ces cris vides accrochés à mes chants

imbibant mes coins durs jusqu'en leur plus profond

Elle m'a voulu

elle m'a donné ce qu'elle avait d'essence

**Une liqueur sève de sa chair aimante
a rempli mes sens de ses douceur'es odorantes**

Elle jaillit en mon sein

fillette de l'éther qui surgit de l'amer comme l'aube jaillit du creux des océans

annonçant l'éveil d'un nouvel horizon

Une lueur est venue coulante

elle est venue là où je n'y voyais pas

elle répondait à la voix aveugle qui implorait en moi.

*** Mes déserts se nourriront de toi ***

Ce corps blanc claironnant

**ces éclats qui s'animent et nous mènent à la danse
un soleil envoûtant qui enivre les sens**

Ce cœur sourd irrigant

**ces battements qui résonnent encor plus en dedans
ces nuits brunes épaisses qui coulent en nos sangs**

Mes déserts se nourriront de toi ô chair'e féconde

**mes passions asséchées couleront furieuses
mes coins noirs enrochés se feront frayères où naîtront les levants
sous ta voûte lunaire**

Ô Amour douce-amère Viens ici que je me gorge de ta nature entière.

*** Les chemins de l'enfantement ***

Tout commença dans l'angle mort de son âme, un endroit pour elle inconnu
Tout commença quand, plongé dans l'insoutenable, je sus me tenir droit encore

Ô toi, mon petit moment maléfique, qui m'entraîna dans son chaos et
m'enroula dans sa lumière telle l'araignée enroulant sa proie
Dans l'ombre de ton cocon, mon destin se révéla

Je n'est plus comme avant
Prisonnier enserré empalé
mangé de l'intérieur comme il se doit
il fallait bien que je me laisse réinventer
il fallait bien que je mue selon la loi
je s'est fait autrement

Les chemins devenant

qui nous mènent autre part

là où le feu se fait terroir

où la pierre se fait semence

courent en tombant dans le gouffre des sens

Ces voies qui nous transpercent

qui nous lient à l'Ailleurs

qui nous mènent vers ce quoi nous fait dansant

sont les chemins de l'enfantement.

*** La Beauté là-bas ***

**J'apparais là où vous êtes seul
sous des formes que vous entendez
Que ce soit de rayons ou de lambeaux ornés,
j'habite vos néants et agréments vos linceuls**

**Je peux sembler laide aux yeux de certains,
et même hideuse pour les esprits restreints ;
mais pour ceux qui ont les yeux des cimes,
je suis la fleur qui pousse au fond de l'abîme**

**J'apparais là où tout se fait mystère
Je me fais présence en vos déserts
Je suis la Beauté en-delà de la beauté première.**

*** Fauves ***

Des paroles rugueuses où des lèvres humides

Des regards glacials où des gorges torrides

Des âmes amazones se dressent félinement en ces vies langoureuses

**Fauves en vos jeux agiles, en vos sens hérissés, en vos existences affamées
qui nous grignotent l'intérieur à grands coups de crocs bien plantés**

**Fauves ! vos horizons poussent le jour mollement en nos pensées pour
mieux les attendrir et les dévorer Avouez !**

**existences possédées par la chair'e docile, par les visions fugaces,
vos yeux parcourent l'ombreux chassant les ondes soumises
vos pas guidés s'enfoncent sous l'abysses lumineux de la race**

Les allants envoûtés

ces bêtes voraces

se nourrissent de naufrages et de naufragés.

*** Tes rêves austères ***

J'ai vu naître le crépuscule sur ton corps agité

j'ai vu mourir tes frissons dans les abîmes du cœur

Lentement, tes yeux s'asséchant ont laissé voir toute leur noirceur

là où mon image s'est pétrifiée

Tes pas se sont faits de plus en plus petits, de plus en plus pesants

Tes bras, qui se tendaient devant, fermés maintenant, t'ont emmuré vivant

j'ai cherché une autre voie pour aller vers toi

Sous tes jupons éclatants se cachent les joies de la nuit pure

la voie des lueurs légères et dures

Là, nu, dépouillé de mes habits d'apparats, collé à contre ta nature, je

**me suis empiffré de ta chair'e sombre, ô ma muse, ma déesse, par tous
mes pores affamés**

De tes paroles épicées de verbes aigres-doux

je me suis enivré

Maintenant

j'avance le cœur plein de ton essence cachée, de tes rêves austères.

*** La nuit en Elle ***

J'ai parcouru tous les lieux qui en font le tour

J'ai laissé mon regard dériver à en perdre le nord

Mes pupilles chaudes et pleines à rebord parfaites d'indécence

**qui flottaient dans des mirages façonnés par la danse de son corps
enivré**

engouffraient ses ondes mouvantes

Et je me suis laissé prendre

laissé emporter

J'ai suivi ses sentiers vers la source de toutes les naissances

j'ai suivi ses chemins protégés

j'ai abordé des lieux à quoi rien ne pouvait m'accrocher

j'ai connu ses dessous, sa nature cachée

et vécu ses humeurs clairs ou obscurs

j'ai subi ses grâces douces et dures.

**Je sais, en ton creux, où le lieu de toutes les naissances, ô toi belle insolente, ta
nuit unique**

la nuit sacrée des nuits cachées intemporelle

sensuelle originelle

d'où surgit l'Homme d'un spasme cosmique

la nuit qui s'est faite chair, qui s'est incarnée

celle dont je communiai

Porteuses de la nuit du monde de l'ombre qui procréée

aux odeurs, aux saveurs, aux moiteurs convoitées

leurres ensorcelés qui nous font prisonniers

mères des ténèbres conquis'

ceux qui nous germent et nous enracinent ici

grâce à vous, j'ai bu à la source du vivant : j'ai bu sa sève suave et austère

grâce à vous, j'ai connu le refuge où la nuit se fait terre.

*

Mais toute terre est gourmande

tout se putréfie en son ventre

Vous qui m'avez envoûté, nourri des plaisirs insatiables

vous qui m'avez poussé là

vous m'avez dérouté, désancré, mené loin de ma patrie

tragiquement subitement totalement sans appui

par-delà mes confins

et m'avez obligé

et m'avez démanché

quand

en un terrible élan

vous avez tué là

d'un simple coup d'état

la danse qui s'animait en moi

et m'avez enterré vivant

et m'avez poussé là où l'abîme fait loi

Je s'en est allé les yeux errants

De la nuit en toi à cette nuit tragique

entre celle ici et celle en bas

il n'y avait qu'un petit pas

un tout petit pas dedans

comme un petit pas d'enfant

mais combien haut à descendre
mais combien creux
que j'ai parcouru par-devers et contre moi
pendant longtemps
arrachant ces rêves qui pendaient au bout de mes yeux
ces derniers vestiges de mon être d'avant
pour me retrouver nu encore criant
comme un nouveau naissant.

*** ERRANCES ***

*** Ce gris-bouilli ***

Cette fête masquée

où les visages changent à tout moment

où chantent fièrement d'une voix envoûtante les esprits vides entraînants

Ce bal déguisé

où les pas légers dansent adroitement

où les corps multicolores se font appâts dans l'abysse aux cent bras

Et ce festin

Ce gris-bouilli

que nos âmes avalent

Ce mélange de lumières et d'ombres affadies

épicé des cendres des muses

Ce plat servi

aux odeurs de méandres où marinent les cœurs naufragés

Ce mets que l'on mange froid que l'on déguste lentement

que l'on nous sert vivant sur un plateau profond comme une tombe

Ce banquet où l'on nous convie où l'on nous conduit

est animé par tout ce quoi nous dérive ce quoi nous trompe

Cette fête où les yeux regardent errant

vers des lointains inaboutis

est la fête des demains sans aujourd'hui.

*** Une fuite interminable ***

Par peur d'un creux avide plantez-là
que je voyais au bout de mes yeux déjà petit
— un grand marais tout noir comme un ventre qui a faim —
ma jeunesse ne fut qu'une fuite sans fin

Je me sentais tirer autre part poussé en mes confins
vers des volontés aux entrailles gourmandes
Je me croyais offert comme on offre une offrande

Je pensais qu'il viendrait à coup sûr à bout de moi
je l'ai cru le dieu dont on me parlait parfois
ce désert avaleur de lumières maternelles
ce lieu insensuel
je le vois clairement maintenant
en dessous de ma conscience
quand je me cloître durement
étouffant tous mes sens
étouffant tous mes élans

Un creux avide m'aspirait en son sein
Je le fuis jusqu'à ce que je me refasse m'imposant
jusqu'à ce que je sache me tenir droit dedans.

*

Ma jeunesse ne fut qu'une fuite sans fin
qu'une lutte inutile face au vœu d'un destin.

*** Étoile noire ***

Quand les demains sont remplis des hiers

Quand nos lointains s'éteignent ou se cachent

Quand les vents poussants s'effondrent essoufflés

Quand les élans s'enlisent

Quand l'espérance n'a plus de rêves à se donner

Quand les chemins n'ont plus de pas à suivre

Quand les regards lancés tombent à nos pieds

Quand nous ne savons plus vers où redevenir

Alors

errer se fait la seule voie

le seul demain vers où aller

Étoile ! Ô mon Étoile, pourquoi m'as-tu abandonné ?

*** Et va, et vient ***

La lumière a neigé sur les arbres d'automne

Les ombres de l'été frissonnent sur les branches

Et va, et vient, et vont et viennent ces images qui me tourmentent

Son front nimbé d'une bruine aurorale perlait tel un marbre enrosé

Ses mains balançaient au bout de ses manches comme des fruits oubliés

Les vents rigides se mêlaient à sa voix lactée

Le cri des corneilles perce les heures monotones

Partout des souffles sculptent les feuilles en des formes vivantes

Et va, et vient, et vont et viennent ces visions ensorcelantes

Elle tenait le soir entre ses mains, et de ses yeux chantait la lune

Le fleuve coulait entre ses lèvres en un halo de brume

Sa peau, comme une mer agitée, sentait l'écume

La ville se raidit de plus en plus, d'heure en heure

j'avance en sa grisaille la tête engrisaillée d'hiers endeuilleurs

Et va, et vient, et vont et viennent les heures mortes qui me hantent

Le ciel, aux nuances intenses, est gras d'une nuit pénétrante

Des rafales du nord nous arrivent et se répandent

Les vies profondes dormiront sous les ombres hibernantes

Et va, et vient, et vont et viennent les feuilles chantent l'éphémère

Et va, et vient, et vont et viennent

les feuilles dansent

en attendant l'hiver.

*** Les heures errantes ***

Ô combien les heures ont erré
recouvrant tout de leurs rires glacials
Les heures vagabondes tombent comme neige
quelquefois lentement quelquefois en rafales
tellement détachées de tout frivoles et volages

Les moments se bousculent inextricablement, les instants d'après se mêlant
aux instants d'avant

Et l'on avance sans but : les lieux n'ont plus d'endroits où s'accrocher

Tu serais là à côté de moi et n'existerait aucun passage vers toi
tous les sentiers sont brisés et les morceaux dispersés

Les heures se mêlent chaotiquement

Emporté par le flot, je reste là nulle part les yeux embrumés
d'une lumière transie par le souffle de milliers de cafards
ici, il n'y a plus rien à voir ou espérer

Maintenant

les heures tombent comme des bombes
faisant d'énormes trous dans mon solage
qui pourraient bien me servir de tombe
si de la vie je n'en avais la rage.

*** La solitude ici ***

La solitude ici n'est pas confortable

J'ai lancé bien des lueurs à l'amer

espérant alerter les horizons lointains

je les ai retrouvées échouées, évidées, blêmes et transies

J'habite une île déserte au milieu de ma patrie

le silence y est impitoyable

il y est comme un brouillard épais qui ne laisserait rien paraître, qui engouffrerait tout

Combien de cris s'étouffèrent avant même d'exister

Combien de chants se noyèrent comme se noient les rayons du jour dans l'étang trouble

Combien de mots esseulés s'empilèrent comme les grains de sables d'un désert

Vers des puretés lointaines, j'ai lancé des prières

espérant recevoir en retour des grâces vivifiantes

comme des vaincues, je les ai retrouvées mendiantes

La solitude ici nous surveille

nous chasse nous traque nous dévore

elle n'est jamais repue

Combien de fois suis-je mort je ne sais plus.

*** Jeune déjà ***

**Jeune déjà, la mort lui souffla au visage
lui montrant les pays aux rares paysages
où tout ce qui vit est caché dans le tendre des pierres
à l'abri des puissances primaires**

**Il aurait dû savoir vers où aller
mais commença la longue marche lente
dans les dédales d'une vie tâtonnante
gourmande de tout ce qui peut l'engraisser
de lumières dociles qui flottaient au bout de son nez**

**Dans ces comtés aux bonheurs immédiats
il aurait dû devenir sur les pas de sa muse
qui lui semait les champs de ce qu'il avait droit
pour le nourrir contre tout ce qui use
cet humus à l'étrange alchimie
mêle le feu à la pierre précieuse
exalte les sens et façonne la vie
mais il a choisi les traverses trompeuses**

**ce qu'il ne savait pas
il s'y vautra sans mesure faisant fi des sinistres augures
Tel un apprenti sorcier
il pria, il invoqua les esprits enivrés ;
avec obstination, il y plongea son insouciance assoiffée
et ce fut le début d'une fuite passive
qui le mena de dérive en dérive**

**Il se nourrissait des parfums comme les voiles, qui poussent vers de nouvelles
rives, se nourrissent du vent
ne sachant jamais quoi se cachait devant
Ainsi, de dérive en dérive,
il suivit les chemins jusqu'aux limites de son âme déserte
Il a liché là, au bout de sa lumière, la brume salée,
et mangé de la carcasse d'ange crevé
là où le ciel tombe en miettes**

*

**Une nouvelle chair d'exil s'est amarrée au creux de ses bras,
une chair à explorer, à habiter, à cultiver
jusqu'au prochain hiver, jusqu'à l'épuisement de l'été ;
ainsi, de vendange en vendange,
il récolta des bourgeons morts nouveau-nés ;
ainsi, d'errance en errance,
il a cherché une autre voie
il est revenu sur ses pas encore une fois
et encore une fois se sont naufragé ses yeux dans les reflets humides
et encore une fois il s'est laissé dériver sur des lumières avides.**

*** ille déroulait ainsi ses jours ***

**Ille allait par les ruelles sans noms se couvrir de murmures lointains
ille préférait les paroles sourdes aux yeux trop bavards des passants
Dans ses poings serrés, ille traînait des morceaux d'abîmes arrachés aux lu-
mières anciennes**

**Son esprit, soufflé par les vents de travers, s'érodait en s'enlisant
en un corps traînant une ombre toujours plus pesante
Ille pointait son regard vers les espaces éteints
ille respirait l'éther prisonnier sous la voûte étouffante**

Les errants s'exilent un pas à la fois

Illes vont les chemins sans devants

toujours plus incertains

toujours plus s'effaçant

Illes n'entendent plus ce qui vient

Illes ne voient plus ce qui va

Illes ne croient plus en l'invisible

en l'intangible

en l'impossible

Les errants solitaires ont aimé autrefois

**Leurs amours qui hantent leurs cimetières à cœur ouvert sont balafrés de
baisés qui ne guérissent pas**

Illes les ont exilés autrefois

mais ils reviennent toujours ils sont toujours là

balafrés de baisés froids cruels d'indifférence

Pour s'en libérer durablement Illes vont où la joie est absente

Illes déroulent ainsi leurs jours à l'abri de toute espérance.

*** Novembre semeur ***

Mon pays s'engouffre dans le plus en plus gris : des vents venus de travers soufflent sur tout ce qui l'anime, sur tout ce qui croît. Voyez combien de plus en plus nombreuses sont les vies enfouies, les vies perdues, errantes, cherchant les présences nourissantes

Un drame se joue ici, maintenant : le vivant étouffe ses élans, le vivant refoule tout profondément

Les villes entières sont dépouillées de leurs parures ; bientôt, il ne restera que le fade des murs, que la vie incolore, inodore, insonore que la face obscure de nos décors

Des forces nous pousseront derrière les façades, des courants nous entraîneront vers le fond Longtemps ; encore une fois, certains se referont semence ; encore une fois, certains referont le voyage à contre-courant du souffle qui gronde, car, pour ceux-là, il faut lutter patiemment, car il faut se tenir droit, même à genou jusqu'à la résurrection. Réhabiter son existence, son lieu ; resculpter la vie de notre mieux, revivre le cycle de notre culture : revivre le clair et l'obscur voilà le sens de ce qui nous appelle, voilà notre destinée ; voilà ce qui fait notre patrie aimée

Le feu noir coulera sous des dehors blancs et gelés ; le temps portera jusqu'à nous la promesse des torrents au temps des débâcles : le déversement des frissons encloîtrés quand sortiront du lointain les ombres nouvelles comme autant de miracles.

Ruisselant sur le pavé, enlisant les corps, irriguant nos cerveaux de l'angoisse des morts qui nous hantent en ces instants, les soirs d'automne envahissent la place telle une bruine pesante. Ces moments occultes bourdonnent en nos

consciencias, annonçant les longues veillées l'âme en deuil des douceurs de septembre. Aux jardins des horizons gelés — là où poussent les demains à naître —, l'esprit cherche une autre voie à prendre, une autre destinée ; il devra s'ouvrir pour cueillir la lumière nouvelle — étendue là, dormante, comme un chant pétrifié — quand le temps de la renaissance aura sonné

la nuit mère, patiente, qui attend son heure, résonne lointainement ; les chemins qui vont vers elle s'enfoncent dans l'instant ; pour y devenir, il faut savoir s'imposer entre les rayons béants et s'enfoncer plus profond que le néant.

*

Au loin, les vénérables montagnes, chauves et transies, tracent un horizon qui s'éteint un peu plus tôt à chaque couchant, qui s'allume un peu plus tard à chaque levant.

Et il y a ce vent qui fait chanter, de leurs voix blanches, les arbres dépouillés, et fait danser les dernières feuilles rouges sur les bancs délavés ; les réverbères, chantres des paradis artificiels, à la voix orangée, s'étalent comme des fleurs éternellement nouvelles

Les jours ardents au creux de nos cervelles s'éteignent lentement, il ne restera qu'une froide veilleuse : une promesse de renouvellement comme unique présence

Des âmes lutteront contre les temps durs qui nous frappent en plein dedans.

*

Là-haut, le ciel noyé de lueurs où nage, angossée, la lune blême ; tout droit, les rues humides et brumeuses où les lumières bleues et froides dessinent des instants éclatés sur le bitume frileux ; là-bas, les recoins dévoilés, évidés des ombres chaudes, se remplissent des souffles du nord. Il fait noir, la cité silencieuse résonne des pas perdus des spectres vivant qui vont, le corps transit,

quêtant la chaleur humaine fugace — agglutinés, s'appuyant l'un contre l'autre, leurs prières s'enlisent dans des cœurs fatigués.

Les lendemains seront difficiles pour ceux qui adhèrent, solitaires ; pour ceux qui veulent revivre et redevenir au monde, qui se laissent porter en ces creux où tout commence, où tout se fait : ces trous sont comme autant de creusets où le Grand Alchimiste transmue les âmes en les broyant, en les remodelant ; les voies d'automne, monotones et souffrantes, sont des voies vers la mort et le vivant.

Novembre semeur, qui se fera semence ? qui se laissera enterrer ? qui se laissera pourrir ? qui se laissera cultiver comme notre terre natale le demande ?

Un drame ?... Non !... Une tragédie, car la vie se ressaisira et repoussera, une force en elle réanimera la sève ; voilà ce quoi les élève ici

Certains se redresseront assurément Promis !

Mais qui se laissera semer aux terres de ce quoi fait la vie ?

*** D'heure en heure ***

**J'ai erré
entre tes bras
de tes lèvres à tes reins
D'heure en heure
de ta tête à ton cœur
jusqu'au creux en ton sein
j'ai vagué sans trouver un ailleurs
sans jamais ne pouvoir y ancrer mon destin.**

*** Crie ma lune ***

**Ô toi volonté insatiable
dont le corps me gravite et l'esprit m'avale
Ô toi volonté au-delà des forces visibles
ta lumière lourde comme la terre
recouvre la voie que je me suis tracée avant
En ton sein un froid mordant
grignote tout ce qui me reste d'étoiles
Montez les ondes creuses
de la parole d'un dieu sans voix !
Monte le silence froid qui brûle !**

**Une volonté nous veut secrètement
elle nous aime autrement
Un respire nous attire
Une bouche comme une bouche d'amante
nous dévore lentement
Je viens vers toi
Je reviens vers toi
Je deviens vers toi beauté d'outre-monde
Le paradis en ton sein habite mes astres agonisants
il faut bien que naissent des lunes nouvelles
ma lune d'avant y expire ses dernières lumières
Crie ma lune amère ! Crie ma lune charnelle !
Crie tes chants blêmes et froids !
Crie ma lune pendue là !**

*** La maison des Ursulines ***

**Le soleil sur le clocher des vieilles nonnes
fait résonner les ombres surannées
qui odorent le vieil encens et les vierges avariées**

**Les fleurs d'antan plein les jardins extatiques
qui poussaient docilement sous la lumière mystique
sèchent maintenant en des peaux craquelées**

**Les matines chantent leurs derniers chants
Les yeux cloîtrés jettent leurs derniers regards fervents
Les dernières prières montent en miettes**

**La ville s'agite autour pendant que toi tu veilles prisonnière
d'un passé dont tu ne sais plus quoi faire
La maison évidée de son dieu vivant se dresse là gravement
elle nous parle des lois que l'on ne comprend plus
les lois du sacrifice et des âpres vertus**

**La transcendance est le chemin qui fut suivi avant
nous qui en rions maintenant
aurions-nous le courage de le suivre autant ?**

*** Les possédés ***

- ou les errants heureux -

Flottant sur un petit bonheur inutile, fermant les yeux à tout ce qu'elles ne voient pas, dérivant sur une moitié de vie où la vie immobile, nos vies en nos heures ensorcelées vont ainsi ignorant l'obscur où tout ce qui murit y trouve nourriture ; elles vont selon les joies qui les esclavent, les forces qui les gouvernent ; elles veulent ce que veut notre nature primaire — le septième ciel est un leurre au creux d'une bouche profonde toute grande ouverte pour tout avaler

Ces heures errantes : quand l'on ne voit pas plus loin que le bout de nos mains ouvertes pour tout prendre, au bout de nos bras tendus, quand l'on ne voit pas plus loin que le bout de notre esprit reclus, quand l'on puise nos espérances à la source qui coule de la flamme inerte
sont les heures de la Bête de la grande chasseresse de la grande
Narcisse en ses ivresses

toujours, en ces temps, on y trouve de quoi paître, de quoi se remplir la
pense de leur'es soumises

Et quand l'on s'anime, on va les regards affamés prêts à bondir sur le
moindre morceau de reflets jaillissant du grand fleuve tranquille

Des pupilles brillent de mille éclats
des pupilles comme des appâts
des pupilles envoûtantes qui cachent une âme avide sous un
amas d'étoiles filantes

Les possédés existent ils sont légion
ils ne se nourrissent que de chimères que du grouillement des illusions !

*

Des âmes fourbues pendent mollement en ces corps somnambules
des regards s'enfoncent dans les fausses lueur'es communes
Les vagabondés errent où les poussent les murmures durs des arrivés
Reclus
Aveugles derrière leurs yeux affamés
privés de rêves leurs esprits assiégés
ils sont menés là où les lieux crevassés
des trous dans l'air les empêchent de respirer
ils vont les âmes évidées, désaffectées telles ces vieilles églises au cou rompu.

*

L'errance des vies sans devenir

livrées à l'angoisse
au désespoir

L'errance des vies possédées

des vies esclaves
des volontés les conduisent là où l'esprit s'épave
Sans domicile fixe
barrouettées
elles vont les yeux muets
les pieds aveugles
les mains criardes

Les possédés en leur destin déboussolé
quêtent aux illusions
le feu des paroles enivrantes
qui leur feront oublier

Là où ils mendient l'espérance
ils trouveront l'insensible caché.

*** Des yeux sombres ***

Sous la lumière

des yeux sombres voyaient clair en moi

Ils nous chassent encore

ils nous traquent, ils nous rabattent au-delà

Des regards m'ont découvert

m'ont déniché

m'ont poussé plus loin que mes dernières frontières

là où je n'existais pas

À qui sont ces yeux-là ?

*** Le trop près ***

Nos natures brillaient sous les aubes

Nous voulions le jour à l'infini

Sous un ciel tout brun

sous une lune jaune

nous avons parcouru les chemins interdits

Cherchant dans l'autre le trop près

nous avons déchiré l'ombre qui nous séparait

Depuis l'obscur où le jour s'est enseveli

nous avons éclaté tel un cri

sans pouvoir nous refaire

Nous n'avons su habiter le silence

ni cultiver nos frontières

Nous nous sommes dispersés en tous nos sens.

*** Les aveugles ***

**Il n'y a pas plus aveugle
que ces yeux comme des tombes
Rien de plus sombre
que ces creux de prunelles où les lumières avalées
sont digérées, broyées
sans que rien ne s'en nourrisse
sans que rien ne s'en féconde
des creux comme des fins du monde...**

**Il n'y a pas plus aveugle
que ces âmes orgueilleusement dures
que ces esprits éteignoirs
Il n'y a pas plus aveugle
qu'un aveugle qui ne veut pas voir.**

*** J'ai choisi ***

J'ai choisi les sentiers qui s'effacent

Au-delà des limites

là où je suis sans nom et sans visage

je cherche les terres indomptables

Chez vous je suis inracinable

Votre univers flotte trop haut au-dessus de ma terre promise

votre univers me donne le vertige

Ici

sans abri

comme les errants

je vais marginalement.

Je fais ce que j'ai à faire

je donne ce que j'ai à donner

Comme le fait le moindre grain de blé

je pousse

minuscule dans l'Univers.

Fais ce que doit

comme n'importe quelle parcelle de vie.

Si l'on se bat tous les jours

pour se réinventer

pour enfleurir tout ce que l'on peut enfleurir

**pour renaître son existence
jusqu'à s'en épuiser
alors
on verra la mort venir
le temps venu
comme une récompense.**

*** Vers là-bas ***

**Un pas plus profond que l'autre
j'avance
vers des sources nouvelles
sur des terres anciennes
un pas plus profond que l'autre
il faut que je redevienne.**

**Aller
sans rien à quoi s'accrocher
Sauter
depuis un instant sur un autre
c'est là
dans le vide
sans appui
que je me réinvente
À chaque fois
une nouvelle étoile pour me guider
À chaque fois
un autre lointain.**

**Toujours aller
dépouillé
sans pouvoir sans paraître
sans raison autre d'exister
toujours se battre pour renaître.**

Opter

pour la poésie extrême

la poésie en toute chose

y ancrer sa vie ses plus profondes racines.

Ici

dépourvu d'essence

dépourvu de sens

dépourvu de sève nourrissante

n'est pas viable

Il faut aller vers l'Autrement.

Un jour ou l'autre

je m'en vais légèrement

le vivant m'aime changeant

Un jour ou l'autre

je m'écorche profondément

le vivant m'aime crue bien saignant

Tragiquement ou sacrificiellement

je vais sautillant ou glissant d'un moi à un autre

Le vivant claire ou obscure

qui a fait de moi son apôtre

m'envole ou m'enlise brusquement ou lentement.

Une voie entre les voix soumises s'est dessinée
une plaie sourde aux lèvres roses s'est entrouverte
les volontés autour m'y ont poussé violemment
j'ai alors marché mon destin
pas à pas
Au creux de ma chair ouverte
j'ai fait ma voie
à grands coups de glas
les chemins creusés en son travers
vers là-bas
mènent en des endroits où la nuit est lumière.

*

Tout pays est un être vivant
tout pays est un marais sauvage
une masse compostée un humus'se fourmillant
où s'enlissent les vies informes
d'où s'élèvent les vies nouvelles

Mon pays en devenir vers là-bas
est une île flottante au milieu d'une mer'e trouée
Et je vais comme il va
sans ancrage et sans bouée
sous la voûte dominante

Mon pays habite mes amours décomposés
J'ai vogué sur ses os et noyé mes mirages
en ses yeux ténébreux à n'en plus exister
Une allée au-delà de mes cieus sans nuages
s'est tracée au travers de mon âme percée.

*

Jeune, nos sens, à fleur de peau, frémissent à la moindre lueur envoûtante
Le beau nous remplit d'espérances

Il nous rend aveugles, nous esclave, nous hante violemment

il nous prend par les sens et nous tire constamment

J'ai marché ma vie jusqu'à l'épuisement, j'ai pourchassé l'intense où
les amours latents

j'ai défié le jour encore dans ce qu'il a de plus noir

j'ai voulu me montrer qui était le plus fort

je me suis dressé droit dedans

j'ai gravi des âmes arides et coupantes

et survolé des abîmes d'existences

je me suis moqué des chaos errants, des forces corrodantes

J'ai léché des âmes vénéneuses

les peaux étaient ruisselantes

j'ai glissé dessus mes regards avides d'indécences

et nous avons partagé les délices éphémères

empoisonnés d'amer

Et le beau ici, pas à pas, nous entraîne où la vie nous fait mal nous enterre
je savais cet arrière-goût de terre

J'ai vu intimement la beauté de l'envers

la flamme qui surgit des yeux des dépouillés

je savais qu'il finirait par me mettre en serre le vivant

il m'attendait là-bas

j'ai versé mon âme païenne

prête à transmuter

dans un grand creuset vivant couleur d'ébène.

*** L'espérance m'a joué un vilain tour ***

**L'espérance m'a joué un vilain tour
elle m'a attiré vers là mais m'a abandonné ici
ici où je suis aveugle et sourd
ici où je me creuse pas après pas
Un long voyage a commencé
un très long voyage l'âme affamée
Une autre destinée à se perdre à se chercher**

**Exister sans vivre sans avancer sans aimer
Rayonner comme la lune noire en sa nuit évidée**

**Se nourrir de la sève d'hiver
S'enraciner dans la terre gelée.**

*** Les chemins qui n'avancent nulle part ***

un soleil immobile
la nuit dispersée
des jours et des jours à chercher le nord
Les chemins qui ne mènent nulle part

Les éclats collés à nos prunelles
font mur aux chants des ombres
Tout est déraciné
Tout est à la dérive
On a vidé l'esprit de la sève qui le nourrit.

*

une nuit nébuleuse
les soleils avalés
des heures et des heures à fuir'e le nord
Les chemins qui ne mènent nulle part

Les univers sombres sous ces peaux lactées
sont gras d'espoir'es engouffrés
Tout s'étouffe
Tout se tarit
l'âme s'assèche, la pensée s'épuise
Ma muse s'est moquée de moi
elle s'est sauvée avec ce quoi a grandi en elle
fruit de mon appel
au lieu de me le partager
au lieu de m'en nourrir
elle m'a laissé affamé
Ma muse est venue creuser en moi
un trou pour y mettre mes cendres
La vie s'est faite cruelle au fond de ses bras
ma muse qui ne veut pas de moi

Je vais à la dérive, je vais errant, je vais au hasard
Les chemins qui n'avancent nulle part.

*** NULLE PART ***

*** J'ai poussé de travers ***

**J'ai poussé de travers
ma ligne de vie s'est enfoncée dans ma main
le chemin existant a disparu dret-là**

**Il y a longtemps
on m'a planté à l'ombre
Là
j'ai percé l'air étouffant
Comme la branche nouvelle
qui pointe vers le soleil
je me suis lancé pareil
vers le feu qui m'habite en dedans**

**Vers là nulle part
J'ai dû me faire vivant.**

*** Des regards avides ***

**Des regards d'oiseau de proie
avides et froids
chassent en nos lieux sauvages
les rêves libres, les danses volages**

**S'enivrant de nos parfums offerts à tous les vents
assoiffés du sang de nos lumières
des prédateurs traquent nos pénombres jusqu'en nos lieux cachés
Des têtes aux rêves avalés, aux chants étouffés
étaient morosement sur nos azurs leurs étoiles patentées**

**Contre tous ceux qui ne retournent rien qui broient
On n'a pas le choix Il faut s'enfouir pour se trouver comme on le doit.**

*** Azilé ***

**Je et ses complices l'ont assiégé
l'ont porté vivant en des lieux désincarnés
Je le menteur, le coureur d'évasion
Je le maître des illusions**

**Lui interné
Camisolé
Azilé par des consciences dressées comme des murs
l'enfermé de force en sa nuit tragique
Lui l'ignoré se dresse droitement dans l'obscur.**

*** Ne voyez-vous donc pas ***

C'est avec les mots que je creuse des tranchées

C'est avec les mots que je mène ma guerre

Ne voyez-vous donc pas tout ce sang qui a coulé !

*** Ces vers écrits pour toi ***

J'ai semé des lambeaux de chair

pour ces vers écrits pour toi

l'étoile vivante des enterrés m'a guidé tout en bas

J'ai voulu unir ma voix à ta voix inaudible

même pour toi

J'ai voulu aller sur tes allées invisibles

même pour toi

J'ai failli à ma tâche

Malgré tout

je ne sais pas peut-être

Je te donne rendez-vous

en-delà de toi.

*** Le poème essentiel ***

**Le poème essentiel profondément intemporel
 le verbe incarné
qui se nourrit de nous, nous laissant desséchés
 dépecés de corps et d'esprit
nous abandonne épuisés au milieu de l'ennui
c'est le prix à payer.**

*** Il n'y a plus ***

**Il n'y a plus dans le bouilli des jours
de quoi se nourrir
de quoi se remplir l'âme de beautés rassasiantes**

**J'ai trop bu de vos flammes légères
J'ai trop mangé d'heures grisantes et fugaces des heures durant
Et que dire de ces chants durs et acérés
remplis d'échos sourds et combien déchirants
qui s'avalent toujours de travers
qui glissent jusque dans nos moelles et nos entrailles affamées
jusqu'en nos seins évidés**

**Il n'y a plus de vie là où il n'y a que le jour béant
là où il n'y a que la nuit désertée**

Il n'y a plus de vie là où il n'y a que des chants mal engraisés.

*** Claustrophobe ***

J'étouffe ici-bas

Je souffre claustrophobe

je suffoque dans ces têtes trop étroites

Ne me scrutez pas ainsi ne me pensez pas ainsi

ne me halez pas dans vos esprits pirates

Laissez-moi naviguer comme je suis

vers où je dois aller

n'essayez pas de m'arraisonner.

*** De la pierre fertile naîtra l'aube nouvelle ***

Les sentiers s'enfoncent dans l'éther empesé
la lune est perdue là exsangue
Le torrent inanimé flotte sur les rochers
Les vallées sont sans odeurs, sans ruisseaux chanteurs
La nature a oublié comment se faire semeur
La vie cherche un sol où s'enterrer où s'enraciner
la vie cherche des complices à sa grande destinée
la vie a besoin d'âmes qui la feront connaître
Cloîtré dans des rêves endurcis des rêves désertés
l'espérance a perdu l'envie de s'épandre
l'espoir s'est figé s'est replié est tout petit et en attente
l'espérant a soif du souffle que lui poussera le feu sacré
Qui plantera des verbes vibrants dans les chants des muses transies ?
Qui fera que bourgeonnent ces cœurs asséchés ?
Qui animera les torrents en leurs sèves endurcies ?
Qui réveillera les danses endormies ?

Au jardin des jardins ensevelis
là où le vivant crie supplie
là où les vents immobiles
il faut cultiver les pierres fertiles
il faut que jaillisse de la nuit dure l'étincelle
il faut que naisse l'aube nouvelle.

*** Des miettes ***

Elle avait de grands mots pour de petites pensées

Elle aimait les lumières à fleur de peau

les éclats langoureux

Elle n'aimait que l'imprécieux

Le temps a grignoté son image

il n'a laissé que des miettes

des petits morceaux tout séchés

éparpillées aux quatre coins de ma tête.

*** Gloire au sacré ***

Ce sang que je convoite comme le chrétien le vin

Dans mon antre, ma tanière

Tout me ramène à lui

Tous les chemins vivants conduisent vers lui

Tout le beau en-delà du périssable

est le lieu auquel il nous convie

Je partirai en croisade gagner ma terre sainte, ma terre promise

je sais les combats à mener, les murs à abattre

je sais les heures errantes et soumises

j'en sais les plaisirs volages, les parcours incertains

Le Sacré nous appelle

il nous invite en nos plus sombres blessures

fruit d'un hasard transcendé ou d'une quête volontaire

là où s'opèrent les secrètes ouvertures

Le Sacré nous force à traverser nos frontières

pour rejoindre en lui l'essentiel

Sa nature nous engage à nous battre pour lui

à devenir vers lui à danser en lui

J'ai compris le sacré au creux de tes bras

ô toi qui m'a soufflé sa haine en cet instant

où j'entendis ton cœur arrêter ses grondements

où je sentis ta bouche me pousser son souffle amer
où je ouïe les grognements sourds de ta gorge crispée
où je me suis cogné sur tes lèvres gelées

Là, au creux de tes bras
pour éviter l'enfer
j'ai cherché, tout en moi,
le chemin vers le lieu où je pourrais me refaire
le lieu nécessaire à toute vie qui se déploie
le lieu, le minuscule petit lieu, où la chair devient terre
cet espace où le sacré dicte sa loi et nous oblige au-delà
pour redevenir au monde réinventé

Gloire au sacré
pour ce qu'il nous contraint
pour ses voies obligées.

*** Le tragique ***

Le tragique est cloîtré en ce monde
— où l'hédonisme est essence le drame, conséquence —
— où ses dévots aveugles appellent la lumière —
il va donc solitaire.

*** Qui est le maître à bord ***

Mais à quoi servent ces moments éphémères

— qui a placé dans nos décors ces sourires périssables ? —

s'ils ne viennent pas à bout de nos ténèbres ?

Qui est le maître à bord ?

La terre vitale nous appelle notre mère vitale

la source de la sève essentielle le lieu de tous les engrossements

il n'y a d'éternel que le feu sombre qui s'anime en elle

que ce feu qui ne consume pas

il faut forger nos jours au cœur de ces flammes-là.

*** Restez creux en vos terres ***

**Rien de plus fermé
que ces yeux qui bâillent
ennuyés**

**Rien de plus dépourvu de sens
que ces taupes creusant le jour au hasard**

**Ses yeux, d'autres yeux, cherchaient à se faire entendre
ils criaient si fort
ils cherchaient à se faire comprendre
mais là dont ils brillaient régnait la clarté étouffante**

**C'est ainsi que du vrai ils en font leur avoir
ils en tracent la voie au gré de leurs décrets
Ils cloîtent les muses par des jeux de pouvoir
à force d'oppression, les contraignent au secret
les obligent aux murmures
Ô vous muses lointaines soyez souveraines
restez cachées creux en votre nature.**

*** Le temps ***

Le temps nous arrache des instants précieux et les met à sécher

placés là

au creux de nos vies

on aime les contempler

cela nous aide à vieillir

cela nous aide à mourir

cela nous rend la vie confortable

cela nous aide à rester là où l'on est

cela nous aide à s'endormir

Cela nous aide à ne plus devenir.

*** Je sais ***

**Je sais les chemins fragiles
et les pas glissants**

**Je sais les nuits sans aubes
et les étoiles à construire**

**Je sais le voyage que nous allons faire
mon ombre et moi**

Quel long voyage !

*** Engrisez-vous ***

L'âme bien assis

l'âme bien ordonnée

comme nos forêts repeuplées

nos forêts civilisées

d'où les mystères s'en sont allés

Qui a coupé la main que nous tendait l'infini ?

Qui a noyé le feu au creux de nos âmes ?

Qui a voulu remplir l'insondable ?

Fatigué de me gonfler l'espoir de faux élans

Fatigué de m'user le regard à chercher l'autrement

Fatigué de vos esprits abat-jours

Il faudra bien que tout cela finisse un jour

Animez-vous !

Réanimez-vous !

Sortez de votre raideur

remplissez vos âmes des brûlantes moiteurs

Sillonnez vos frontières

creusez vos horizons jusqu'aux nouvelles terres

Semez-y des forêts noires semez-y des bois sauvages

peuplez-les de marécages

soufflez-y des vents criards

Et engrisez-vous du parfum des brumes

Engrisez-vous des lunes rêveuses des nuits nébuleuses

Engrisez-vous d'amour et d'amertume.

*** Tellement dur ***

Tellement dur de ne pas sombrer dans l'impossible

Tellement dur d'ensemencer la mort

Tellement dur d'habiter les nuits blanches

Tellement dur de se faire violence

Mon pays se drape de sa tolérance

Mon pays aime son naufrage

Mon pays se regarde s'ensevelir

Mon pays aime s'anéantir

il lui manque le courage

Mon pays colonisé se laisse envahir

Tellement dur d'aller à contre-plaisir

Tellement dur de devenir.

*** Il y a ***

**Un murmure a grandi en moi
comme une forêt noire hantée
personne n'ose le traverser**

**Il a fait son nid
au milieu d'un espace déserté
la solitude, seule, a bien su l'habiter**

**Germe d'une présence ancienne
à jamais dispersée
un murmure a creusé ma chair
pour mieux s'enraciner
Tout ce qui naît de beaux en moi
est enfant de cette plante amère**

**La nature secrète
aussi vraie que la nature première
est semée de ces instants austères.**

**Lointainement
Il y a cette profondeur noire vibrante
immuable incontrôlable
et ce chemin vers ce lointain inconnu
Tous les éclats autour pourraient s'animer dans tous les sens
il n'y aura toujours de vrai que cette voie résonnante**

**Sans se plaindre, sans s'apitoyer, toujours se relever
suivre la voix qui mène à ce lieu lointainement révélé**

**Il ne reste que cet intérieur exigeant
y a-t-il un dieu l'habitant ?**

**Aussi réel que ce que nous disent les sens
il y a ce lieu où toutes les naissances.**

*** Renverser la mort ***

Retrouver la voie vers le sacré

y chanter le clair et le sombre en sa danse guerrière

Sortir son âme de son inutilité Vaincre le drame et ses manières

Vivre tragiquement Refaire la vie au milieu de l'invivant.

*** Aimer la nuit Retrouver le jour ***

*** Quand l'aube se lève ***

**Quand l'aube se lève, quand la nuit fait naître les nouvelles lueurs
— quand, du haut de mes profondeurs, j'aperçois enfin l'Ailleurs —
la vie reprend ses ardentes couleurs, ses beautés éphémères
— malgré les apparences, rien n'est plus pareil, rien n'est comme hier**

**Le fleuve éclabousse les cervelles de mille traits, de myriade d'éclats
— maintenant s'anime la danse des jours en terre féconde —
les âmes éblouies se laisseront bercer par le mouvement des ondes
— tout se fera léger et tout se fera selon les natures de la loi**

**Sous l'herbe folle, sous la gelée, fourmillent, cachées, les ombres naissantes
— à jamais lointain, l'essentiel vibre dans quoi se cache sous la lumière —
et le vent pousse, toujours plus loin, vers les lieux incertains, les vies latentes
— se nourrir de ce qui croît à l'abri de quoi ne sera jamais que chimère**

**Semée sur les prés, la rosée tisse des chants de plus en plus fertiles
— s'ouvrir et se laisser porter par tout ce qui soulève l'espérance —
les monts surgiront de l'horizon et se planteront droits comme des vigiles
— donner tout ce que l'on a cueilli au creux de cet abîme intense**

**Encor la brune viendra repeindre la terre de nuances inverties
— plus assoiffés de sens, des regards se tournent vers les régions ensevelies —
les chemins se feront plus sourds, les étoiles plus bruyantes
— les pas, eux, s'aligneront jusqu'à l'ultime demeure où le parfait silence.**

*** La vie révélée ***

Une main m'a semé sous la chair'e profonde
– mon destin m'a voulu où les ombres fécondes — ;
la pitance en ce lieu, le feu de la nuit-là,
alimente la voie qui s'enfonce en-delà ;
le silence encloîtrant m'a refait contre moi

Et la voûte a germé des étoiles nouvelles
– du fin fond de l'éther, des éclats travaillés
dans les gouffres muets ont gagné mes prunelles
Et la nuit m'a fait naître en mes lieux transcendés,
un néant m'a nourri de son sang macéré

Celui rassasié de cette sève-là ne veut plus boire d'autres liqueurs ;
il cherche la substance en toute chose d'où la vie tire son essence
Comprenez-le bien, cet endroit est sans devenir si la force nous manque ; on
doit s'y tenir droit humblement lucidement

Là, les murmures déferlent et désordonnent
des ardeurs nous frappent et nous déraisonnent
nous laissant loin de ce que nous sommes
là, les murmures nous poussent sur des chemins errants

Heureux, celui qui pourra s'enraciner en ce sombre béant,
qui saura tirer son pain de cette terre nouvelle ;
heureux, celui à qui la nuit tendra ses mamelles,
qui saura se faire enfant

Celui-là a le regard tourné vers un autre ici, il s'est ancré creux en son sein ;
il marche droit dans son ombre où personne ne le voit, où personne ne l'entend

il ne peut plus vivre comme avant, il ne veut plus exister comme avant

Une main m'a planté où les terres rocheuses
là où les chemins avalent les pas des passants,
là où le ciel avorte le soleil levant
Une main, blanche et osseuse, s'est faite semeuse

Et le temps a germé des présences nouvelles :
des endroits inconnus, des voies qui appellent ;
et le temps a voulu que je me retrouve là
en ces lieux méconnus, sans possible autre choix

Je suis seul même avec toi
il faudrait bien que tu l'acceptes ô ma joie !
Je crois telles les racines
comme elles
enfoui sous le monde
que j'écoute par tous mes sens
de toute ma volonté
je dois aller toujours plus creusant
toujours grandissant
toujours plus assoiffé de ce qui gronde.

*

(La réalité est plus vaste pourtant)

Je fuis les mâchouilleurs de mirages : repus, non-êtres pendus l'un à l'autre,
le nez en l'air, le regard accroché à l'azur illusionnant — une meute de

nuages poussés par les vents capricieux et aveugles —, buvant la magie d'un dieu complaisant qui illumine tout, insouciamment

La réalité est plus vaste pourtant ; une part nous interpelle autrement, occupant tous nos sens intuitivement, poétiquement ; un souffle, un murmure de l'intérieur de ce monde et les vertiges nous prennent, intensément

Un coin d'existence que l'on ne peut entendre si l'on n'y tend pas tout son être — un élan difficile à maintenir, car voilà un lieu exigeant et sans paraître

La terre noire là où tout se renouvelle, la terre des prophètes, que nous portons fatalement, s'assèche par manque de sueur et de sang

Il faut sacrifier à la terre essentielle, la terre existentielle, pour qu'elle s'offre à nous et accepte que l'on s'y plante et renaisse

Le lointain aux limites de l'Ici est cette terre ensevelie sous nos cendres ; et le sacrifice nourricier, le début de la transcendance

Il faut risquer la mort pour trouver l'essence, car ce n'est qu'au milieu de nulle part que règne l'insoumis : la force vitale, le verbe qui endanse ; ce n'est qu'au milieu de nulle part que prend racine le chaos originel, que s'anime la danse sacrée irrationnelle

Et j'ai dansé avec toi tellement que j'ai connu les ultimes vertiges

tellement, que je n'ai pas vu venir l'étonnant le saisissant

ce qui nous ouvre nous défait nous refait naissant

Là, m'y laisserais-je devenir encore ?

en aurais-je encor le temps ?

pourrais-je encor faire l'effort ?

*

(j'ai eu envie de toi)

Je m'asséchais tellement dans ce cœur rigide

qui me soufflait ses paroles arides

que j'ai eu besoin de toi âme coulante rien que de toi,
que j'ai eu envie de toi rien que de toi, vagabonde,
que j'ai voulu fuir avec toi rien qu'avec toi, douce-amère ;
je n'ai pu résister au devoir de lécher tes blessures profondes

pour te soulager et parce que tu goûtais bon la mer

j'ai fait fi des tabous, des rumeurs ;

j'ai franchi les limites, les terrains réservés,

ignoré les non-dits, les toges, les clochers ;

j'ai aimé à t'aider à vaincre tes terreurs

Tu t'ouvris comme une fleur après la rosée,

et donnas ta peau rousse à mes yeux affamés

Tes effluves ont rempli mes narines mortelles

de ce que le beau a de plus immortel

J'ai vogué sur ton corps emporté par ta voix

j'ai laissé tes soupirs m'entraîner tout là-bas

où ton antre caché a pouvoir d'assouvir,

par sa rivière sacrée, les plus ardents déserts,

les soifs les plus cruelles et les cruels désirs ;

harcelé par l'ennui, j'ai fui loin en ta chair

Mais la chair est mortier, et l'amour est broyeur

je suis mort en ses bras déchiré d'heure en heure

Mon tout à peine rassasié,

j'ai vu venir, surgi de ses temps éloignés,

une cohorte d'ombres affamées

qui ne vivaient que pour se remplir la panse

de mes rêves encor pleins des éclats de jouvence

Alors, pour mieux vous savoir ombres insolentes,
j'ai fouillé ses coins noirs jusqu'à m'en épuiser
En quête de sa vérité, pour mieux la deviner,
j'ai tout grand ouvert mes fenêtres fermées
et un vent m'a plongé angoissant
là où la vie n'a point vu la clarté,
là où l'espoir est absent.

*

(Un Dieu tout en silence)

Un Dieu tout en silence : un état pur essentiellement ; un verbe dur inhabité anime le feu glacial illuminant le sentier désert où mes pas m'ont mené. En ce chemin, où j'ai vu comme une première fois, nul passé ne sourd ni nul demain ne vient d'un en-dehors de ce présent figé ; un présent qui me gardait prisonnier

Car rien ne s'était encor révélé, rien ne surgit du lointain ; je me tenais là entre la nuit des sens : la vie en-delà de toute expérience, et le corps rassasié Je me tenais là, étouffant, à attendre qu'une voie se lève sans savoir que je l'attendais, sans savoir que je la voulais

Tous mes sens affamés se tendaient vers les ténèbres d'où j'espérais que surgisse une présence sacrée : une conscience rayonnant dans l'ouvert, mais en vain

Alors, comment remplir cet abîme qui nous habite quand ce qui s'offre à nous s'offre sans substance, sans rien par quoi se densifier ?

Ce que j'ai senti, ce qu'a vu mon âme fiévreuse en cette nuit tragique ?
tapissant la voûte bien haut, des mains blanches d'angoisses s'accrochaient au vide béant ; et, perçant l'aube fatiguée, des murmures, lourds de soupirs, s'enfonçaient sans retour dans l'éther

endurci comme le font les reflets mourants des lointains horizons à
la brune venant

Le désespoir guette attendant le moindre signe de faiblesse, la
moindre fuite par où jailliraient les dernières lueurs ; il se nourrit
des états de torpeur

Moribonds, des rêves vaincus, brûlés par le froid, mangés de l'inté-
rieur, leurs flammes desséchées, errant, les mains tendues, quêtent
une renaissance

Toujours dérivés, toujours charriés par les masses avalées, les pas
ne laissent aucune trace, les voix ne font aucun écho, les yeux
tout grands ouverts boivent le vide ambiant

Là, on entend craquer les âmes et tout ce qui traîne en elles ressort
comme le jus d'une plaie qui s'ouvre

Celles pleines des échos qui ne résonnent que pour elles étaient
les plus défaites

Elles souffrent plus que les autres, celles-là dont la nuit aime
se régaler tant ces vies médusées, marinées dans leur propre
fiel, saisies par l'effroi du premier regard posé sur l'autre-
ment, s'offrent tendres et salées

Et ils sont si nombreux, de plus en plus nombreux, les non-
habitants, les goinfres des soleils saoulants

Des présences, des vies, des destinées, des devenir vont
docilement sous le regard des prêtres arrivés : ces exis-
tences figées là dans leur monde figé — ceux-là qui ju-
gent, suivant leurs lois, les disciples consacrés. Ces parve-
nus sont comme la déesse, la grande dame blanche, à la
forme cristallisée, aux yeux en brillants ; ils obligent,

autant que des célébrants, aux pauvres errants, leurs
rites initiatiques, leur livre des croyances
ils ordonnent tout selon leurs exigences

Pourtant règne le chaos là où règne la vie — il règne
là où règne le clair-obscur — ; et qui aime la vie doit
de même aimer la mort, la démesure — la parfaite or-
donnance : l'idéal vers où ne pas tendre

Être est une intense odyssée jusqu'au-delà de
l'existence, jusqu'en-delà de la vie profonde

Il n'y a de précieux que ce qui croît dans les
tombes.

*

(retrouver la voie)

Derrière mon front bouillant voluptueuses déesses
vos corps fatigués cloîtrés dans mes rêves arides gisent exsangues
ils s'enlisent telles les lunes macérées dans l'éther embrumé des soi-
rées de novembre

et se perdent avec eux les ébranlements des heures anciennes
ces moments où souveraines vous m'enlaciez de
même que la soie enlace totalement la proie
où tout se momifie tout se pétrifie tout devient dur
tels des bijoux sombres et polis ces existences sans vie

Le ciel est sans horizon

les pas ne laissent aucune trace

les astres vont à la dérive

ils s'enfoncent lentement

ils n'ont plus de destin à nous dévoiler

ni de rives vers où nous guider

Je ferai ce qu'il faut pour retrouver la voie
pour réentendre la voix qui envoûte
la voie qui mène là où tout se réanfante
Je n'avancerai ni devant ni derrière
je plongerai au travers la croute gelée
telle est la loi pour Être, pour tout animé.

*

(engeôleuses ténèbres)

Se perdre dans les dédales des immensités roses ;
se rouler dans les douceurs et les extases fécondes ;
laisser son esprit danser au-delà de ses limites

Tel le pêcheur de perles qui flotte et qui plonge,
le poète, en quête de richesse où les âmes élevées,
houle entre le sombre et les lumières vibrantes

Des forces vives, des mains de maître, sensibles,
engendrent les formes nouvelles
nourries du chaos originel
en ce lieu natal où tout ce qui fut redevient possible

Ils germeront aussi les nouveaux arrivants,
les présences vouées aux plus secrètes tâches :
redonner à l'Homme ses sublimes attaches,
ses liens dument ancrés dans le vivant

Ici, on ne peut plus fuir ; ici, on ne peut que braver ou se laisser réduire
— les pouvoirs de la raison sont insuffisants pour se maintenir au-dedans de
l'insaisissable

**J'ai dû me battre pour rester droit ; j'ai dû affronter le froid vorace qui
nous pénètre de ses voix**

**Je pris ce que j'avais à prendre, je me nourris du fruit de mon labeur : j'ai
mangé du néant hurleur que je terrassai ; maintenant, j'ai soif d'éclats savou-
reux, de félicités tendres**

**Mais comment animer cet éclair initiateur quand la vie qui coule en nos
veines est poussière ?**

**Et vers où aller, pour autant que s'animer ait un sens, où poser ses pas quand
les traverses désirées ne s'ouvrent pas, quand les voix du dehors, qui cher-
chent à nous rejoindre, se brisent sur ce silence dressé là tel un mur, ne pou-
vant ainsi se faire entendre et nous guider vers l'Autre ?**

**Je sais depuis longtemps que le beau est présence, mais rien de beau ne
s'anime en ce lieu : aucun chant, aucune danse, la vie n'y trouve pas de quoi
se répandre**

**J'existais sans la moindre envie de devenir, sans le moindre chant à cultiver,
sans le moindre élan vers un nécessaire enracinement ;
j'existais inutile comme une graine dans la pierre**

**Immobile cloîtré pour me retrouver, car il fallait le faire, pour me ressei-
sir, car il fallait le faire, pour me transcender, car je devais le faire
je faisais mes devoirs essentiels**

**Ce chemin qui ne mène nulle part m'a conduit ici ; je dois en percer le secret,
je dois y découvrir la voie de mes demains espérés
trouver le sentier du redevenir, vers l'en-delà — la voie nouvelle vers la
nouvelle lumière —, voilà le nécessaire**

Je vous suis tout soumis engeôleuses ténèbres
et rompu tout entier à vos tâches acerbés
Je ne suis plus à moi, j'ai sombré dans ma nuit ;
surhumainement seul, je vis creux dans mon nid

J'ai dû délaissier là mes plus beaux moments d'homme
occupé que j'étais par ses jeux manuels
occupé que j'étais à resculpter ses formes
pour les forces obscures des beautés naturelles

Dans vos bras éthérés, grâce de la nature,
je me suis laissé croire que j'étais tout à vous,
mais mon sein désancré dérivait dans l'azur
des rivages brun sombre où j'avais rendez-vous

Je cherchais à vous voir, mais ne trouvais que l'autre
d'où les verbes obscurs étouffaient mes élans ;
vos plus tendres caresses ne pouvaient me déprendre :
j'étais d'ores et déjà noué à l'autrement

Les souvenirs doux de ces joyeux moments
quand les plaisirs faciles me grisaient aisément
de lumières dodues, de soupirs d'indécence
furent à perte de vie mes instants d'innocences

Oui, je me souviens bien des minutes de transe
quand, porté par la joie, je ne vivais qu'en vous ;
je laissai vos élans me conduire jusqu'au bout
de ce que peut offrir la dérive des sens

Ici seul dans mon trou au fin fond du silence
où la vie fait racines qui s'éloignent de vous,
il n'y a pas d'endroit où le jour peut s'étendre ;
ici dans ces régions les ombres sont partout...

Gavé de ce froid que la nuit peut produire,
je me suis endurci, j'ai pris forme — pesant, je me suis enfoncé —
Comme le ruisseau gelé attendant le printemps venir
— pour chanter à nouveau, pour danser à nouveau —, le soleil, j'ai espéré.

*

(Les anges ici)

Mais qui, comme l'a demandé l'ami, si je criais, si j'appelais le jour,
m'entendrait en ce royaume des ombres ? Les anges ici, ces gardiens des états
transis, sont sourds à mes demandes, à mes supplications ; ils sont la voix de
la voie sans chaleur, les prêtres des églises enfouies
Je suis à la recherche de l'animé, de la force qui pousse vers l'ouvert, du secret
qui enseigne comment retrouver la lumière ; je suis en quête du lieu de
toutes les naissances entre le clair et l'obscur
Partout, ici, le maître construit des murs et des barrières ; il invente des
prières, il écrit ses lois dans la pierre pour des maintenant à jamais sans
éclats
Tous ses élus, rigides, autant inébranlables, purs tels du cristal, et tous, pareillement
immuables, se dressent telles des colonnes de marbre
Je m'y suis tenu droit dans cet état obscur et me suis révélé plus fort et plus
déterminé qu'avant, jamais n'hésitant
Repu de cette nuit nourissante, je me suis gardé existant, prêt à aller de
l'avant.

*

(Je sais qu'un lointain existe tout près)

Il cherche ce trou dans l'éther, il cherche cette lueur, il cherche où devenir,
car, après avoir su se redresser et se tenir droit, encor faut-il aller de l'avant ;
ici, il n'est qu'une masse sans élan

Il tâte les moindres recoins, son âme prisonnière cherche la brèche par où lui
viendra l'appel, les vents nouveaux

J'ai déjà parcouru tant de sentiers pour ne jamais avancer, j'ai déjà
creusé tant de trous inutiles dans la nuit stagnante. Oui ! j'ai souffert ;
Oui ! l'angoisse m'a rongé les yeux ; Oui ! le désespoir m'a fait prison-
nier ; Oui ! j'ai crié, j'ai maudit la nuit et le jour, et tous leurs adeptes
— imbus qu'ils sont des paroles de leur maître tyrannique, j'ai maudit
ces fidèles asservis. Souvent, j'ai failli me laisser dévorer par l'abîme
qui domine sournoisement ces univers absolus ; pourtant, à chaque
fois, une voix qui s'élevait lointainement me disait de me relever et
d'affronter, de me mesurer à ces ventres béants, ces ventres néants qui
se nourrissent des renonçants — sans cesse, je me bute aux murs invi-
sibles des demeures de ces dieux sans vie — mais moteurs du vivant
Quelquefois, venus d'hier, des échos, comme ces traits dorés, ces
odeurs, ces vents qui percent les forêts sombres, traversent ma cons-
cience embrumée ; et j'essaie de refaire ce quoi vivait avant — je par-
coure les sentiers tordus, j'enfoncé là où les chemins s'arrêtent, là où il
n'y a que des nulle part —, mais, en vain, ce là-bas me semble inattei-
gnable ; le tout près stagne lamentablement, les rayons s'enlisent sans
rien éclairer autour tant la nuit est dense ici de ce qui tue l'élan

J'écoute, je sens, je touche, je vois et je goûte ces souvenirs qui me re-
viennent, et j'apprends ; tout de moi veut participer à ma renaissance ;

libre sous le ciel clair ou sombre, tout mon être veut danser à nouveau
comme danse le torrent à la tombée ou au lever du jour

Par moments me vient un vague sentiment, une intuition d'un lointain
qui me semble pourtant tout à côté — un prolongement de cet ancien
monde au-delà de mon présent vers où des remous me guident —, mais
que je ne peux ni voir ni entendre

Douces, telle une peau d'amante

Fraîches, tel un soleil d'avril

Par instants là-bas

des ondes, ainsi que des vagues lentes,

érodent mes limites immobiles

J'ai appris de toi

maître des profondeurs

des ténèbres vibrant's

contre ma nature

les secrets bien gardés

tu m'as nourri de ta nature obscure

La lumière de toi a ses lois formelles

qui obligent les yeux à regarder l'envers,

qui commandent les jours à se tenir loin d'elle

Nuit ici

J'ai appris en toi

belle où j'aimais tellement paître

qui m'a nourri de ses lois

ce que tu ne peux pas être

Maintenant que j'ai goûté ta peau d'ébène, j'ai désir de me laisser mener vers ma nouvelle destinée...

Je sais, je suis certain qu'un lointain existe tout près : les essences folles qui viennent chatouiller mes sens, quelquefois, m'en font science
Je vais à contre-temps — fuyant les demains sans avenir, je remonte vers mes hiers —, j'avance poussé par des vents de travers.

*

(Comme des fantômes d'aimées)

Aux hasards de mes dérives, là où les cieus sans étoiles, qu'un certain silence remplit de son haleine froide, je traîne les échos des voix lointaines ré-surgentes

Comme des fantômes d'aimées, des visages apparaissent çà et là imprégnant mes élans transis de leurs ondes vibrantes : le vivant vient, ici, par moment, en moi danser sa danse, me donnant envie de tout redécouvrir... mais tout s'évanouit aussitôt, tout redevient pesant

Vous splendeurs qui résonnez dans mes présents, qui m'évoquez les joies oubliées ; petits yeux verts, baignant dans l'ombre, qui nous guident vers les horizons levants — passages étroits dans la nuit vers mon destin devant —, amenez-moi, emportez-moi jusqu'en ce monde là-bas

En moi, Éphémères, il n'y a plus que les échos de vos lumières, j'ai perdu le sentier qui mène à votre nature éclatante

Ces visions odorantes se font de plus en plus intenses, de plus en plus déchirantes ; je me laisse conduire et je résiste, j'exulte à la pensée de te toucher, beauté scintillante mais j'ai peur de l'abysse qui me sépare de ta présence...

*

(Grandir ici n'est pas possible)

Pareille à la force qui unit les ténèbres au jour est la force qui unit les amants quand chacun laisse naître l'Autre en lui ; quand chacun, conscient de ce quoi en lui est absence, recherche l'Autre

Tous les sentiers que j'emprunte ici me mènent vers où il n'est pas, l'Autre. Tous les horizons lointains s'élèvent comme des murs, et les étoiles figées, semblables à des yeux gelés, me jettent un regard étouffé comme pour me dire que les dieux sont aveugles, que rien ne viendra nourrir mes espérances, comme pour me faire comprendre qu'il n'y a nulle part vers où aller, que nul astre ne m'indiquera la voie — ou bien tu sauras te munir face au silence ou bien tu t'abîmeras, effacé, dans l'inexistence — ; ici, le silence est Maître, il est ce qu'il y a de plus pur, de plus dur, et ses dévots, par millier, nous révèlent son langage sacré, nous poussent vers sa demeure, nous transcendent vers ses lieux cachés : ils nous rendent invisibles face à tout ce qui n'est pas de sa nature

Tous les sentiers me mènent là où elle ne fut jamais, là où elle ne pourra jamais aller — où elle n'a pas d'odeur, ne sait pas chanter, ne peut pas danser ; ici, elle ne peut exister, la volonté légère

Je me souviens de cet instant quand tu t'en es allé ; je me revois dépouillé de ta présence, revêtu du deuil des exilés

Elle est partie emportant avec elle le secret de mes naissances, de mon être animé : je n'ai plus d'endroit où renaître, plus d'endroit où recommencer Grandir, ici, en ce lieu de la volonté sombre, sans l'Autre, n'est pas possible ; m'unir à la nature première est la seule voie, voilà ce que j'ai compris au hasard de mes dérives

Je m'accrocherai à ces apparitions furtives, je m'efforcerai d'ouvrir une brèche en ma chair desséchée

**Je chercherai les sentiers nouveaux où poser mes pas
Je laisserai couler mon sang dans mes espaces ouverts.**

(La route vers l'Ouvert)

La route vers l'Ouvert : une vallée où se déploient les volontés contraires, où se libèrent les sens engeolés, où s'animent les joies indomptées, est le chemin de l'autre vérité

**j'ai beau vouloir de toute ma volonté y faire présence, rien ne se passe
comme il se devrait : je sais me tenir droit, mais je ne sais pas faire un pas
en dehors de ce temple fermé ; mon âme est trop pesante, il me manque
l'élan**

Je devine le chemin vers ma renaissance, j'en connais l'obscur. Je comprends que j'ai un passage à creuser, je comprends que je dois m'ouvrir, car j'ai besoin du souffle de l'Autre pour animer la vie ; je comprends que je dois l'appeler, que je dois le supplier ; je comprends que je devrai la laisser m'atteindre la beauté délicate — j'offrirai mon flanc à son épée flamboyante, et de mon âme coulera la pierre en fusion : ma flamme transmutée en paroles prophétiques, la sève que je gardais pour moi, jalousement, qui m'enracinait profondément

Des voix lointaines perceront telles des lunes nouvelles, des sonorités chaudes m'envahiront, des vagues d'espérances apparaîtront semblables à des levés d'aubes

Les chants originels animent la vie, j'attends que vibrent en moi les verbes insoumis

Je m'encloître ici

Je m'ouvrirai là-bas quand le souffle m'y poussera

Ô vous muses lointaines... Chantez vers moi.

TABLE DES MATIÈRES

SOUVENANCES

- I.....	p.07
- II.....	p.09
- III.....	p.10
- IV.....	p.11
- V.....	p.12
- VI.....	p.13
- VII.....	p.14
- VIII.....	p.15
- IX.....	p.17
- X.....	p.18
- XI.....	p.19
- XII.....	p.21
- XIII.....	p.22
- XIV.....	p.23
- XV.....	p.25
- XVI.....	p.26
- XVII.....	p.27
- XVIII.....	p.29
- XIX.....	p.31
- XX.....	p.32

LA RIVIÈRE

- La Rivière.....	p.33
-------------------	------

LA BEAUTÉ A DEUX VISAGES

- Grandir.....	p.46
----------------	------

- Les heures.....p.47
- Myosotis.....p.48
- D'éther et de passionp.49
- Une lumière humide.....p.50
- Mes déserts se nourriront de toi.....p.51
- Les chemins de l'enfancement.....p.52
- La beauté là-bas.....p.53
- Fauves.....p.54
- Tes rêves austères.....p.55
- La nuit en elle.....p.56

ERRANCES

- Ce gris-bouilli..... p.60
- Une fuite interminable..... p.61
- Étoile noire.....p.62
- Et va et vient.....p.63
- Les heures errantes.....p.64
- La solitude ici.....p.65
- Jeune déjà.....p.66
- ille déroulait ainsi ses jours.....p.68
- Novembre semeur.....p.69
- D'heure en heure.....p.72
- Crie ma lune..... p.73
- La maison des Ursulines..... p.74
- Les possédés..... p.75
- Des yeux sombres..... p.77
- Le trop près..... p.78

- Les aveugles..... p.79
- J'ai choisi..... p.80
- Vers là-bas..... p.82
- L'espérance m'a joué un vilain tour..... p.86
- Les chemins qui n'avancent nulle part..... p.87

NULLE PART

- J'ai poussé de travers..... p.89
- des regards avides.....p.90
- Azilé..... p.91
- Ne voyez-vous donc pas..... p.92
- Ces vers écrits pour toi.....p.93
- Le poème essentiel..... p.94
- Il n'y a plus..... p.95
- Claustrophobe..... p.96
- De la pierre fertile naîtra l'aube nouvelle.....p.97
- Des miettes.....p.98
- Gloire au sacré.....p.99
- Le tragique.....p.100
- Qui est le maître à bordp.101
- Restez creux en vos terres.....p.102
- Le temps.....p.103
- Je sais.....p.104
- Engraissez-vous.....p.105
- Tellement dur..... p.106
- Il y a.....p.107
- Renverser la mort..... p.109

AIMER LA NUIT RETROUVER LA LUMIÈRE

- Quand l'aube se lève..... p.111

- La vie révélée..... p.112

Table des matières..... p. 128